

**LE JOUR NOIR À MOULIN-SOUS-TOUVENT.
BATAILLE DE QUENNEVIÈRES, LE 6 JUIN 1915**

Martin Bo Nørregård
René Rasmussen

Traduction depuis le danois par Alice Nassogne, Clémence Simon et Aurélie Sporcq, étudiantes de Master à la Faculté de traduction et d'interprétation de l'Université de Mons, et Romuald Dalodiere, enseignant.

Table des matières

Introduction	4
Le <i>Füsilier-Regiment Nr. 86</i> , régiment danophone du Schleswig	6
Les positions allemandes près de Moulin-sous-Touvent	7
Dans les tranchées près de Moulin au printemps 1915	11
Les plans français	14
Les positions allemandes sous une pluie de projectiles	17
Le bombardement final	21
L'assaut – la prise des tranchées	24
La percée française contenue par les Allemands	30
La contre-attaque allemande.....	36
À la tombée de la nuit.....	38
À l'aube du 7 juin 1915	40
Les combats des jours suivants.....	43
Combien de morts, blessés et disparus ?	50
L'après.....	53
Le souvenir de Moulin.....	56
Revue des sources et travaux préalables.....	58
Remerciements	60
À propos des auteurs	61
Notes de fin d'ouvrage.....	62
Sources et références bibliographiques	67
Pièces d'archive.....	67
Références bibliographiques	68
Annexe : liste des Sud-Jutlandais tombés à Moulin-sous-Touvent le 6 juin 1915.....	70

INTRODUCTION

« Je tremblais de tout mon corps ; j'avais du mal à charger mon fusil. Courbées et armées de longues baïonnettes, des silhouettes d'un brun jaunâtre se précipitaient vers nous. Par centaines, elles étaient fauchées par nos obus qui les enveloppaient d'un nuage de poudre et de soufre ¹. »

C'est ainsi que le Sud-Jutlandais Hans Petersen, originaire de Skodsbølmark, sur la presqu'île de Broager, dans le sud du Danemark actuel, décrit le moment où les troupes françaises attaquèrent la ligne de front à Moulin-sous-Touvent, en Picardie. Une centaine de soldats sud-jutlandais tombèrent ce jour-là. Nombre d'entre eux avaient vraisemblablement déjà perdu la vie dans le *Trommelfeuer*, le pilonnage mortel qui avait précédé l'assaut, lorsque les Français attaquèrent en ce milieu de matinée du 6 juin 1915.

Aucune autre bataille de la Première Guerre mondiale ne tua autant de Sud-Jutlandais en une seule journée. Les combats de juin 1915 qui eurent lieu à Moulin-sous-Touvent figurent, aux yeux des habitants du Jutland du Sud, parmi les plus meurtriers de la guerre. L'assaut français frappa en plein dans la portion de tranchée gardée par le *Füsilier-Regiment « Königin » Nr.86*. Les pertes furent si importantes que, dans l'historique régimentaire, le 6 juin 1915 porte le nom de « jour noir ² ». On ne connaît pas le nombre exact de morts, blessés et disparus du régiment, mais il avoisine le millier. Parmi les morts et les disparus, au moins 105 hommes étaient originaires de ce qui était encore le Nord-Schleswig allemand, région rendue au Danemark en 1920, après plus de cinq décennies de domination allemande, et maintenant appelée Jutland du Sud, *Sønderjylland* en danois.

Il n'est pas toujours possible de savoir où servaient les soldats. Pour les 6 000 Sud-Jutlandais qui perdirent la vie entre 1914 et 1918, une moitié seulement a pu être rattachée à l'une ou l'autre unité militaire. C'est le *Füsilier-Regiment « Königin » Nr.86* qui en rassemblait le plus grand nombre avec 575 hommes. 105 d'entre eux tombèrent le 6 juin 1915 ; ce sont donc 18 % des soldats du Nord-Schleswig ayant pu être identifiés parmi le 86^e qui

Martin Thumann (1880-1915) de Egenmølle, dans la paroisse d'Egen. Il tomba le 6 juin 1915. La photo date de sa période de conscription, probablement vers 1900. Sur ses épaules, on retrouve les « nids d'hirondelle », montrant qu'il faisait partie de l'orchestre du régiment. En juin 1915, Thumann était sous-officier au sein de la 10^e compagnie du 3^e bataillon (photo : Museum Sønderjylland).

Le mémorial du cimetière d'Egen, sur l'île d'Als, honore les noms de 66 soldats morts pendant la guerre, parmi lesquels trois tombèrent le 6 juin 1915 à Moulin-sous-Touvent. Au moins 105 Sud-Jutlandais y perdirent la vie ce jour-là (photo : Martin Bo Nørregård, Museum Sønderjylland).

perdirent la vie ce jour-là. Ce pourcentage est très élevé, surtout si on prend en considération le fait qu'il s'agissait d'un régiment de ligne de première classe, qui a également pris part aux plus grosses batailles du front de l'Ouest durant la Première Guerre mondiale : les batailles de Mons et de la Marne en 1914, la bataille de la Somme en 1916, la bataille d'Arras et la troisième bataille d'Ypres en 1917, ainsi que l'offensive allemande du printemps 1918.

À elle seule, cette constatation suffit pour que l'on cherche à comprendre ce qui s'est réellement passé le 6 juin 1915. Quel était le but de cet assaut ? Comment se sont déroulés les combats ? Pourquoi les événements ont-ils pris une tournure aussi tragique ? Quelles ont été les répercussions de la bataille sur la composition du régiment et la part de soldats originaires du Nord-Schleswig ?

L'objectif est également de voir dans quelle mesure l'utilisation de sources danophones, telles que des correspondances de guerre, des journaux intimes et des mémoires, permet de transmettre l'expérience sud-jutlandaise d'une bataille de la Grande Guerre. En effet, un grand nombre de documents traitant du premier conflit mondial restent pour l'essentiel inexploités et n'attendent que d'être analysés en profondeur.

LE FÜSILIER-REGIMENT NR. 86, RÉGIMENT DANOPHONE DU SCHLESWIG

À Moulin-sous-Touvent, la position des Allemands était tenue par des soldats du *Füsilier-Regiment (Schleswig-Holsteinisches) « Königin » Nr. 86*, originaires de Flensburg (1^{er} et 2^e bataillons de la Caserne Duburg) et Sønderborg (3^e bataillon du Château de Sønderborg). Le régiment était composé d'un grand nombre de soldats du Schleswig, surtout du Nord-Schleswig, où les danophones étaient majoritaires. La raison était que, au début de la guerre,

Le 3^e bataillon du *Füsilier-Regiment Nr.86* était en garnison au Château de Sønderborg, visible en arrière-plan. Sur cette photo non datée, les sous-officiers (coiffés d'une casquette) surveillent les soldats que l'on voit entretenir le cuir, les bottes et les casques ; brosser les uniformes et les sacs ; nettoyer et inspecter les fusils, et bien plus encore. La conscription en tant que fantassin dans l'armée prussienne durait deux ans, mais les cordelettes noires et blanches sur les épaulettes des soldats montrent qu'il s'agit de *Einfährig-Freiwillige*, des conscrits qui voyaient leur service ramené à un an moyennant la fourniture de leur propre équipement. Les soldats achetaient souvent ce type de photos en guise de souvenir (Photo : Museum Sønderjylland).

les régiments allemands étaient constitués à partir de réservistes des régions environnantes. C'est pourquoi on recensait un nombre important de soldats du Jutland du Sud dans deux régiments de ligne, l'*Infanterie-Regiment Nr. 84* et le *Füsilier-Regiment Nr. 86*, ainsi que dans les deux régiments d'infanterie de réserve 84 et 86 ³.

Un régiment d'infanterie au complet rassemblait environ 3 300 hommes en 1914, répartis en trois bataillons de 1 100 hommes, eux-mêmes divisés en quatre compagnies de 240 à 270 soldats. Un régiment comptait généralement 12 compagnies, qui pouvaient être renforcées d'une 13^e voire d'une 14^e compagnie ⁴. Cependant, les effectifs furent considérablement réduits au cours de la guerre.

Il est difficile de connaître avec précision la part de soldats du *Füsilier-Regiment Nr. 86* originaires du Nord-Schleswig. On sait que les danophones du Nord-Schleswig

cherchaient à rejoindre les mêmes sections et escouades. Par exemple, Kresten Andresen d'Ullerup, près de Sønderborg, rend ainsi compte de la situation au sein du *Reserve-Infanterie Regiment Nr. 86* lors de la mobilisation d'août 1914 : « Il existe ici certaines escouades uniquement danophones ⁵ ». Hans Petersen, de Skodsbølmark, qui appartenait au *Füsilier-Regiment Nr. 86*, retrace son expérience de novembre 1914 au sein de sa section quelque peu réduite : « Il y avait cinquante hommes au sein de notre section, dont vingt danophones du Nord-Schleswig ⁶ ». Au fur et à mesure que la Mort faisait son œuvre, et que les soldats des réserves et dépôts de recrues venaient renforcer les rangs, la part de danophones du Nord-Schleswig diminuait. L'historien Claus Bundgård Christensen estime que, sur toute la période

1914-1918, ils représentaient généralement entre 10 et 60 % des effectifs au sein des régiments du Schleswig ⁷. Dans la seule compagnie pour laquelle nous disposons de chiffres précis, à savoir la 12^e compagnie du *Füsilier-Regiment Nr. 86*, la proportion de soldats du Nord-Schleswig fluctua fortement au gré des pertes et des arrivées de renforts. Lors du départ vers le front en août 1914, la compagnie était principalement composée de soldats du Holstein, et plus particulièrement de Kiel. Au début du mois de juin 1915, le pourcentage de soldats du Nord-Schleswig augmenta nettement, passant de 5 % à 16 % ⁸. On peut supposer que cette proportion était bien plus élevée dans d'autres compagnies.

LES POSITIONS ALLEMANDES PRÈS DE MOULIN-SOUS-TOUVENT

Moulin-sous-Touvent est un village du Nord de la France à proximité de l'Aisne, au nord-ouest de Soissons. C'est ici que l'armée allemande arrêta sa retraite et creusa ses tranchées pour s'y établir après avoir vu sa progression freinée à la bataille de la Marne en septembre 1914. Ses poursuivants firent de même.

Carte de la ligne de front dans le Nord de la France en juin 1915, avec le détail du front de Moulin-sous-Touvent (Martin Bo Nørregård)

Le 86^e occupait les positions depuis le début de l'année 1915. Le 12 septembre 1914, le dernier jour de la retraite allemande après la bataille de la Marne, le régiment avait déjà traversé le village. Les jours suivants, il avait participé aux contre-attaques en direction de Moulin. À la fin du mois de septembre, alors que la guerre de position débutait, le régiment se tenait au sud-est du village. En octobre, il se déplaça plus au nord, pour ensuite retourner à Moulin au début du mois de janvier 1915 et prendre position dans les tranchées, juste au nord du village.

Entre Soissons et Reims, la ligne de front allemande suivait l'Aisne, qui coule vers l'ouest. Mais juste à l'est de Moulin-sous-Touvent, le front se déplaçait vers le nord-ouest, et la portion de tranchée occupée par le régiment en janvier 1915 suivait un axe nord-sud. Dans l'historique régimentaire, cette position est décrite comme « la plus désespérée dans laquelle le régiment s'est trouvé jusqu'à l'hiver 1916-1917 ⁹ ».

Le *Füsilier-Regiment Nr. 86* occupait donc les positions situées au nord de Moulin-sous-Touvent. À cet endroit, la ligne de front s'infléchissait au niveau des ruines de la ferme de Quennevières, qui était aux mains des Français. Au nord et au sud de la ferme, la ligne de front formait deux angles saillants, nommés respectivement *Wille Eck* et *Soltau Eck* ¹⁰. Situé à 80

kilomètres de Paris, le front de Moulin-sous-Touvent était, de toute la ligne de tranchées allemande, le plus proche de la capitale française.

Les premières tranchées françaises étaient beaucoup moins éloignées, à une distance comprise entre 80 et 120 mètres de celles des Allemands. C'est au niveau de *Soltau Eck* qu'elles étaient le plus rapprochées. De part et d'autre du champ de

Soldats du *Füsilier-Regiment Nr. 86* à Moulin-sous-Touvent, 1915. Ce boyau de communication était encore de conception primitive, sans aucune forme de consolidation. Un peu de pluie ou quelques tirs d'artillerie auraient suffi pour entraîner l'affaissement les parois. L'entrée de l'abri, d'où sortent les quatre soldats de droite, ne devait résister qu'aux plus petits obus (photo : Museum Sønderjylland).

bataille, les tranchées étendaient des boyaux dans le *no man's land* comme autant de longs doigts. Ces boyaux, appelés « sapes », débouchaient sur des postes d'observation, les « petits postes », dont les sentinelles qui s'y

trouvaient avaient pour tâche de donner l'alerte en cas d'attaque. Elles pouvaient également tirer sur les flancs des vagues d'assaut ennemies. En certains endroits, il n'y avait que 25 à 30 mètres qui séparaient les petits postes allemands des tranchées françaises, parfois moins. Du côté allemand de cette portion de front, on dénombrait 26 sapes ¹¹.

Devant les tranchées et autour des sapes menant aux petits postes se dressaient plusieurs rangées de fils barbelés. La première ligne

(tranchée de tir) était constituée de deux tranchées parallèles, espacées de 30 à 40 mètres et reliées entre elles par des boyaux. La tranchée de deuxième ligne (tranchée de soutien) se trouvait 200 à 300 mètres derrière et était reliée à la première ligne par sept grands boyaux de communication d'environ deux mètres de large. Ces boyaux étaient cruciaux pour l'avant du champ de bataille. C'est par là que, dès la tombée de la nuit, on amenait sur la première ligne le ravitaillement, les munitions ainsi que du matériel de construction ou de remblayage. C'est également par-là que les blessés et les morts étaient ramenés vers l'arrière, et par là que les soldats des autres compagnies couraient relever leurs camarades en première ligne.

Carte d'une portion de front de la 4^e compagnie du 86^e régiment, avril 1915. Elle montre une première ligne typique des débuts de la guerre des tranchées pourvue de pare-éclats à l'avant (les zigzags formés par la tranchée) ainsi qu'une tranchée de seconde ligne juste derrière. Les abris sont petits, n'ont qu'une seule entrée et sont prévus pour deux à quatre hommes. Les fils barbelés se composent d'une seule ceinture, ne courent pas sur toute la ligne de front et sont parfois remplacés par des chevaux de Frise, comme l'indiquent les croix sur le plan. La sape du haut contient l'entrée d'une galerie de mine ; cette portion de tranchée dispose également d'un trou pour l'évacuation des déchets et de latrines pour les 80 hommes de la section (photo : Museum Sønderjylland).

À Moulin, ces grands boyaux portaient les noms de villes majeures du Schleswig. Ils s'appelaient, du nord au sud : *Haderslebener Weg*, *Apenrader Weg*, *Sonderburger Weg*, *Flensburger Weg*, *Schleswiger Weg* et *Glücksburger Weg*¹. À l'exception de *Glücksburger Weg*, qui aurait certainement dû s'appeler *Eckernförder Weg*, les boyaux étaient nommés conformément à leur emplacement géographique le long de la côte est du Schleswig. Ils étaient suffisamment larges pour que les infirmiers puissent passer avec un brancard¹².

À ce stade de la guerre, la conception des tranchées elles-mêmes était aussi peu élaborée que le système qui les organisait : il était encore fréquent que les murs ne soient pas consolidés, les abris étaient peu profonds et de construction fragile¹³. Au fil de la guerre, les lignes de tranchées se multiplièrent et des infrastructures de défense supplémentaires firent leur apparition, mais à Moulin, en juin 1915, il n'y avait essentiellement que ces deux lignes. Si l'ennemi les franchissait, il se retrouvait pratiquement en terrain ouvert.

À environ 500 mètres derrière la première ligne se trouvait le ravin du Martinet (*Schleswiger Tal* en allemand, *Slesvigerdalen* en danois) dont l'orientation était à peu près parallèle à celle des lignes allemandes. C'est ici, sur le versant est, que les Allemands avaient construit plusieurs abris, et c'est ici qu'aboutissait le réseau de boyaux reliant les tranchées entre elles et avec l'arrière. On y trouvait également des positions fortifiées et des cantonnements pour les réservistes. Jusqu'au début du mois d'avril, l'état-major du régiment se trouvait dans la carrière Mouton (en allemand *Königin-Höhle*), située au sud, vers le village de Moulin-sous-Touvent.

Hans Petersen (1888 – année de décès inconnue), de Skodsbølmark, près de Broager, appartenait à la 1^{re} compagnie. Ses mémoires sur la guerre et la captivité ont été publiées respectivement en 1920 et 1925. Après 1920, Petersen est devenu gardien de la prison de Vridsløselille, comme en témoigne l'uniforme sur la photo (photo : *Lokalhistorisk Samling Albertslund*).

Au moment de l'attaque du 6 juin 1915, il occupait cependant une autre carrière, quelques kilomètres vers le nord¹⁴. En effet, le 6 avril 1915, tout le régiment avait été déplacé sur une distance correspondant environ à la portion de front défendue par un bataillon.

À partir d'avril 1915, c'est l'*Infanterie-Regiment* « *Herzog von Holstein* » Nr. 85 qui avait repris cette même carrière Mouton. Il se tenait au sud du 86^e, sur son flanc gauche. Sur son flanc droit, vers le nord, se trouvait le *Grenadier-*

Regiment « *Grossherzogliches Mecklenburgisches* » Nr. 89. Le 85^e était originaire de

¹ Hadersleben, Apenrade et Sonderburg (en danois Haderslev, Aabenraa et Sønderborg) sont situées sur le territoire cédé par l'Allemagne au Danemark en 1920 (N.D.T.).

Rendsburg, et le 89^e de différentes casernes du Mecklembourg. Les garnisons de ces deux régiments relevaient, comme le 86^e, du 9^e Corps d'armée et rassemblaient donc elles aussi beaucoup de Sud-Jutlandais – toutefois bien moins que le 86^e.

Hans Petersen a décrit le déplacement du 6 avril 1915. Son récit montre la difficulté à trouver

Le 86^e à un moment paisible dans une tranchée sèche, au printemps 1915 à Moulin. Le soldat agenouillé à l'avant fume une cigarette, pendant que l'homme au milieu, avec son bonnet en arrière, tient un crayon et un bloc-notes. Le temps libre était souvent consacré à la rédaction de lettres ou cartes postales pour donner signe de vie à leur famille (photo : Cay-Erik Geipel).

son chemin dans le labyrinthe des boyaux, dans l'obscurité et sous la pluie : « La nuit était sombre et froide lorsque nous quittâmes notre position. Seules les fusées éclairantes, qui dessinaient un arc à leur suite dans le ciel où elles étaient propulsées, éclairaient cette terre disputée. Au début, notre progression était très lente. Parfois nous devions faire halte, et, comme si ça ne suffisait pas, nous nous trompâmes de chemin à quatre ou cinq reprises ; chaque fois, les mots "demi-tour !" étaient accueillis par un concert de grognements et de jurons. Le temps était abominable, nous étions comme fouettés par la pluie à chaque bourrasque. Il nous fallut une trentaine de minutes avant de trouver le bon boyau. Pendant ce temps-là, la pluie nous avait dégouliné dans les bottes, de sorte que chacun de nos pas s'accompagnait d'un bruit de succion.

Dans le boyau, il y avait des caillebotis au sol, mais de temps à autre quelqu'un glissait dans l'un des trous sur les côtés et se retrouvait la jambe enfoncée dans l'eau jusqu'à la cuisse. S'ensuivaient un soupir et un juron. Nous arrivâmes trempés à notre nouvelle position ; certains étaient à ce point recouverts de boue qu'ils ressemblaient à des mottes d'argile ¹⁵. »

Hans Petersen, qui appartenait à la 1^{re} compagnie, se trouvait alors juste en face de la ferme de Quennevières. Voici comment il décrit la vue qu'il en avait depuis sa position : « Devant notre tranchée, il y avait une ferme complètement détruite ; seuls quelques débris de murs tenaient encore debout. Mais dans ces débris, les *Frands* avaient aligné plusieurs canons. Nous étions souvent bombardés par surprise. Leurs positions étaient à seulement 150 mètres des nôtres, et ils avaient à peine tiré leur obus qu'il était déjà sur nous. » Du fait de cette proximité, les soldats n'entendaient le tir qu'après l'explosion de l'obus. Les soldats expérimentés décrivaient ce son comme un : « Crac-boum ! »

Vue des vestiges de la ferme de Quennevières depuis les tranchées allemandes, de l'autre côté du *no man's land*. Sur la photo, une main guère francophone avait inscrit phonétiquement « La Farm Kinnerre au milieu de la tranchée française ». Devant les ruines, on devine les barbelés français (photo : Museum Sønderjylland).

Les alentours n'offraient guère de spectacle plus réjouissant : « Un peu à notre droite, dans la vallée, il y avait un village, mais plus aucune maison entière. L'une d'elles avait explosé, éparpillant çà et là des morceaux de pierres et des bouts de charpentes dans les champs, à 100 mètres à la ronde. » Là-bas, les décombres se mélangeait aux cadavres : « À droite de la ville, il y a longtemps, l'ennemi avait entrepris un assaut ; on voyait clairement qu'il avait échoué. Les corps de 300 Français gisaient encore sur les barbelés, y compris celui de leur capitaine et de son cheval ¹⁶. »

Passer la tête par-dessus le rebord des tranchées pouvait être mortel. Les observations étaient réalisées à l'aide de périscopes ou à travers les créneaux des tranchées. Cette photo, non datée, provient des archives de Niels A. Carstensen, soldat du 85^e qui avait rassemblé beaucoup de photos de Moulin-sous-Touvent (photo : Museum Sønderjylland).

Quoique le paysage fût désolé, la position était forte, estimait Hans Petersen. Le sol calcaire permettait de creuser des abris profonds où la majorité des soldats trouvait une sécurité relative face aux tirs d'artillerie, tandis que les sentinelles surveillaient le champ de bataille au travers des ouvertures découpées dans les plaques d'acier des créneaux ou à l'aide de périscopes.

Le temps passé par les soldats en première ligne ou à l'arrière pouvait varier. À Moulin, il était courant que les soldats passent dix jours en première ligne, puis se reposent dix jours à l'arrière ¹⁷.

DANS LES TRANCHÉES PRÈS DE MOULIN AU PRINTEMPS 1915

Un certain calme régnait sur le front de Moulin depuis le Nouvel An. Ce calme fut rompu en avril 1915 lorsque les tirs d'artillerie français s'intensifièrent. Le flanc droit était particulièrement touché, mais les dégâts, principalement matériels, pouvaient être réparés : « Chaque jour, les *Frands* détruisaient notre parapet et, chaque nuit, nous devions le reconstruire. La plupart des sacs de sable et des plaques de protection en acier étaient en mille morceaux », raconte Hans Petersen. « Un jour, ils touchèrent notre abri six fois de plein fouet, toutefois sans causer de gros dégâts. D'épaisses poutres consolidaient notre abri, qui était recouvert d'une épaisse couche de terre. Quand les obus tombaient dessus, nous ressentions tout de même une secousse similaire à celle d'un train qui s'arrête soudainement. Pendant ce temps-là, nous étions assis en silence et attendions patiemment que les tirs cessent ¹⁸. »

Les canons de campagne ne suffisaient pas. Il allait falloir recourir aux grands moyens pour endommager significativement les positions ennemies.

Les deux camps creusaient des galeries de mines sous le *no man's land* pour placer des explosifs sous les positions ennemies. La photo montre un sapeur-mineur français en plein travail (photo : *L'Album de la Guerre*).

Il n'y avait toutefois pas que les tirs de l'artillerie française qui angoissaient les soldats. Hans Petersen écrit : « Le pire était cependant que nos sapeurs et plusieurs sentinelles avaient remarqué depuis longtemps que les *Frands* creusaient des galeries de mines en dessous de nos tranchées. Pendant la nuit, nous pouvions les entendre creuser la roche sous nos positions. La boule au ventre, nous allions nous coucher dans notre abri, en nous disant qu'il ne faudrait pas longtemps aux *Frands* pour tous nous faire exploser ¹⁹. »

Ces craintes devinrent réalité. Les 11 et 12 avril, plusieurs charges explosives détonèrent sous les positions allemandes. Les Français avaient creusé des tunnels et placé des explosifs sous les sape allemandes n°2, 3 et 4, qui aboutissaient toutes au *no man's land* au niveau de *Soltau Eck*. La sape n°3 et une large portion de la tranchée avoisinante furent détruites : « À 6 h 30 se produisit l'épouvantable. Un bref tremblement, du mouvement et des crevasses dans le sol, un fracas souterrain ; le sol se fendit et un volcan brun s'éleva vers le ciel. Une pluie de terre et de gravats s'abattit à plusieurs dizaines de mètres à la ronde. Un cratère géant de 10 mètres de profondeur et de 30 mètres de diamètre se tenait désormais à l'endroit où se trouvaient la sape n°3 et la tranchée avoisinante », peut-on lire dans l'historique régimentaire ²⁰. Ce sont des soldats de la 4^e compagnie qui occupaient les positions touchées. Durant les opérations de sauvetage, l'artillerie française bombarda violemment le cratère pour empêcher la manœuvre et abattre le plus d'ennemis possible.

L'explosion causa une brèche dans la ligne de tranchée ; les Allemands exploitèrent le cratère et le transformèrent en banquette de tir. De nouvelles clôtures de fils barbelés furent placées. En un rien de temps, les dégâts étaient réparés ²¹.

Soldats de la 4^e compagnie à *Genesungsheim*, sur le flanc ouest du ravin du Martinet. Ce sont des survivants de l'explosion de la mine sous la sape n°4. Nombre d'entre eux restèrent enterrés pendant plusieurs heures sous les décombres, jusqu'à l'arrivée des secours (photo : *Museum Sønderjylland*).

Les sapeurs allemands avaient réussi à trouver certaines des galeries françaises et à empêcher leur détonation - mais pas toutes. La question était de savoir s'il restait d'autres explosifs sous les positions allemandes. Les Français avaient-ils l'intention de faire sauter tout *Soltau Eck* ? Pour le savoir, une grande opération fut planifiée : l'objectif était de pénétrer dans les tranchées françaises, trouver d'éventuelles galeries et les faire exploser ²².

Maisons détruites et église bombardée à Moulin-sous-Touvent, 1915. Les ruines du village sont un motif récurrent dans les fonds d'archives et les musées du Jutland du Sud, étant donné que plusieurs régiments du Schleswig-Holstein, qui comptaient de nombreux Sud-Jutlandais dans leurs rangs, occupaient cette position (photo : *Museum Sønderjylland*).

Il était prévu que la compagnie de Hans Petersen participe à ce vaste raid dans les tranchées ennemies, prévu pour le 18 avril 1915 ²³. Toutefois, bien que le tir préparatoire de l'artillerie eût dépassé tout ce que les Allemands avaient pu tirer sur les Français jusqu'à présent, cela n'avait pas permis d'endommager suffisamment les positions françaises ²⁴. Il ne fallut guère de temps à l'artillerie française pour répliquer violemment. À 17 heures (heure allemande, soit 16 heures pour les Français compte tenu de l'heure de décalage avec la France en vigueur à l'époque), l'air était chargé d'éclats d'obus et de balles de mitrailleuses : « Les obus grondaient au-dessus de nos têtes lorsque nous courions dans les tranchées ; leurs éclats sifflaient à nos oreilles. L'ennemi avait été provoqué et nous tirait dessus comme un fou [...]. Je sautai sur le parapet pour m'orienter. À peine eu-je passé la tête par-dessus la tranchée qu'un feu nourri de mitrailleuses et de fusils me prit pour cible ; je dus

m'abriter aussi vite que possible. Je retentai ma chance, mais faillis encore me faire tuer : trois pas de plus et j'étais mort. Non, pensai-je, tu ne peux pas mourir comme ça, en te jetant dans les bras de la mort. Je vis qu'aucun des nôtres n'était encore parti à l'assaut ²⁵. »

Même sous la menace d'un impétueux lieutenant du Génie et de son pistolet, Hans Petersen ne quitta pas la tranchée. Peu après, l'ordre fut donné aux soldats de retourner dans les abris et d'attendre les prochaines consignes. Dans la soirée, l'attaque fut annulée ²⁶.

L'attaque allemande du 18 avril 1915 fut un fiasco ; l'historique régimentaire le reconnaît volontiers. Mais ce fut aussi une leçon importante : « Les fortifications de campagne modernes ne se laissent pas conquérir après de brefs bombardements ; il n'y avait de perspective de

succès qu'après avoir infligé à l'ennemi le pire traumatisme physique et psychologique possible ²⁷. »

Visite d'officiers dans la sape n°14, à une trentaine de mètres dans le *no man's land*, Moulin, 1915. L'officier qui se tient à gauche vise avec son fusil au travers d'un créneau. À côté de lui, tout à droite, se tient un officier ou sous-officier qui regarde dans un périscope, sans doute pour guetter d'éventuels tirs ennemis. Derrière eux se trouve un fusilier, probablement affecté à la sape. Faire feu attirait l'attention de l'ennemi, qui risquait de répliquer, et avec davantage que des tirs de fusils (photo : *Museum Sønderjylland*).

Les Français avaient tiré la même leçon. Lors de la prochaine attaque, en juin 1915, les positions allemandes allaient donc être bombardées par un tir d'artillerie particulièrement intense.

À la fin du mois d'avril eut lieu une réorganisation de la position en trois secteurs et sept sous-secteurs : le 1^{er} bataillon (1^{re} à 4^e compagnies) fut positionné dans le secteur le plus au nord, *Grenzstellung*, comprenant les sous-secteurs *Hadersleben* et *Apenrade*. Au centre, le secteur *Landwehrstellung* et ses sous-secteurs *Sonderburg*, *Flensburg*, et *Schleswig* fut attribué au 3^e bataillon (9^e à 12^e compagnies, renforcées au sud des 13^e et 14^e compagnies. Alors qu'un régiment ne comportait

généralement que 12 compagnies réparties sur trois bataillons, celui-ci bénéficiait de renforts arrivés au front le 22 mars 1915 après une courte formation). Au sud se trouvait le 2^e bataillon (5^e à 8^e compagnies), dans le secteur *Königin-Stellung* composé des sous-secteurs *Rendsburg* et *Kiel* ²⁸. Lors de l'assaut du 6 juin 1915, c'est principalement la portion de front tenue par le 3^e bataillon, au centre, qui fut touchée.

LES PLANS FRANÇAIS

C'est dans l'Artois, au nord de Moulin-sous-Touvent, qu'il faut chercher l'origine de l'opération française du mois de juin. À la mi-mai 1915, la grande offensive française du printemps ne put engendrer la percée prévue. Cet échec encouragea le généralissime français Joseph Joffre à planifier une nouvelle offensive au même endroit durant la première quinzaine de juin. Afin de détourner l'attention des Allemands et d'immobiliser autant de leurs soldats que possible, il fut décidé de mener plusieurs attaques de diversion de moindre ampleur. Le 17

mai 1915, plusieurs unités qui ne participeraient pas à l'offensive reçurent l'ordre de soumettre des propositions d'attaques de diversion. Deux jours plus tard, Robert Nivelle, commandant de la 61^e division d'infanterie et futur généralissime des forces françaises, avait déjà élaboré un plan pour la VI^e armée. Il proposait de mener une offensive sur le saillant allemand au nord de Moulin-sous-Touvent, en face de la ferme de Quennevières, c'est-à-dire exactement là où se trouvait le 86^e régiment ²⁹.

En avril 1915, la VI^e armée avait déjà reçu l'ordre d'élaborer un plan d'attaque de diversion en lien avec l'offensive du printemps. Dans ce plan, le général de division Dubois expliquait que le seul endroit du secteur de la VI^e armée où l'offensive avait des chances de réussir était le plateau de Moulin. Celui-ci convenait parfaitement aux assauts ; les nombreux ravins qui le coupaient en deux et les grottes qui s'y trouvaient permettaient d'y rassembler un grand nombre de soldats sans être vu et d'y cacher l'artillerie et les réserves ³⁰.

Joffre approuva le lieu de l'offensive le 22 mai 1915. Cependant, il fut nécessaire de concevoir un nouveau plan car Dubois était face à un dilemme : suivre le plan de Nivelle et laisser l'offensive englober également la deuxième ligne allemande ou suivre les recommandations du supérieur direct de Nivelle, le général Ebener, de ne conquérir que la première ligne. Dans l'ensemble, le nouveau plan, envoyé à Joffre le 26 mai 1915, suivait assez bien les consignes envoyées par le généralissime en avril 1915 concernant une offensive à l'échelle d'une division.

D'après ce nouveau plan, le front était élargi, pour passer d'une longueur initiale de 650 mètres à 1 100 mètres, et d'importantes quantités d'artillerie étaient également ajoutées à l'assaut. Le général Ebener devait diriger l'opération tandis que le général Nivelle reçut le commandement des forces. Le but de l'offensive était de conquérir les deux tranchées de première ligne allemandes et d'atteindre le ravin du Martinet, derrière la ligne de front ennemie – puis, si possible, d'élargir la brèche depuis ce point en attaquant les Allemands par derrière ³¹.

Le général Robert Nivelle (1856-1924), commandant en chef de l'armée française, dirigea les opérations le 6 juin 1915. C'était la première fois qu'il détenait la responsabilité d'une offensive d'une telle ampleur. Nivelle était officier d'artillerie et l'attaque de Moulin allait confirmer sa devise : « L'artillerie conquiert, l'infanterie occupe. » Les résultats qu'il obtint à Verdun lui valurent d'être nommé commandant en chef des forces françaises, mais il tomba en disgrâce après l'échec de la bataille du Chemin des Dames, démarrée au printemps 1917 (photo : *L'Album de la Guerre*).

Carte française du mois de juin 1915 montrant les positions des deux camps au nord de Moulin. Les tranchées françaises sont en rouge, celles des Allemands en bleu. La structure des lignes allemandes et leur manque de profondeur est clairement visible : derrière la première ligne constituée de deux tranchées parallèles ne se trouvait généralement qu'une seule tranchée de soutien en guise de ligne d'appui. Le front formé par les Français pour l'assaut du 6 juin s'étendait du point A au nord, au point a au sud. La ligne formée de croix rouges indique les positions françaises la nuit du 6 au 7 juin (*Les Armées françaises dans la Grande Guerre*, Carte 10).

Les plans d'attaque français se distinguaient par un recours inhabituellement important à l'artillerie compte tenu de l'étendue du front et de ce que la guerre en était encore à ses débuts. La majorité de l'artillerie lourde française (certes peu fournie) était mobilisée : six batteries et demi de canons de 155 mm et une de canons de 120 mm. À cela s'ajoutaient 19 batteries d'artillerie légère d'un calibre allant de 90 à 105 mm, 24 batteries de canons de 75 mm, connus pour leur vitesse de tir, et 25 mortiers ³². Au total, ils disposaient de 227 canons, à supposer que les batteries étaient au complet, ce qui semble être le cas d'après l'ébauche du premier plan d'avril 1915 ³³.

Chaque canon de 75 mm composant les 24 batteries reçut 400 obus, ce qui correspond à 38 400 obus au

total ; aux mortiers furent attribués trois obus par mètre de tranchée, ce qui représente 3 300 obus pour une ligne de front de 1 100 mètres, et on attribua aux canons de 155mm deux obus par mètre de tranchée, soit 2 200 obus au total. Selon le plan du 26 mai 1915, 12 900 obus étaient réservés aux autres calibres dont 1800 toutefois étaient destinés aux sections de tranchées voisines afin de tromper les Allemands quant à la largeur du front. On ne connaît pas la quantité précise de munitions utilisées par l'artillerie le 6 juin 1915 dans la mesure où plusieurs ajustements furent opérés avant l'offensive, mais ce sont bien plus de 50 000 obus qui furent tirés sur un front de seulement 1 100 mètres ³⁴. On peut comparer la largeur du front de Moulin-sous-Touvent à celui de l'offensive prussienne de Dybbøl le 18 avril 1864, pendant la guerre des Duchés. À l'époque, ce sont près de 8 000 obus, par ailleurs bien moins puissants, qui furent utilisés pour bombarder les redoutes danoises ³⁵. L'offensive de Moulin fut donc considérable.

Un alignement des célèbres canons français de 75mm. C'était le premier canon de campagne équipé d'un frein de recul, grâce auquel seul le tube était repoussé vers l'arrière lorsqu'un coup était tiré. L'affût, sur lequel était posé le tube, restait en place. Ainsi, il n'était pas nécessaire de remettre le canon en place après chaque coup, ce qui permettait un tir plus rapide et plus précis. Au début de la guerre, les canons de 75 formaient la colonne vertébrale de l'artillerie française ; ce fut aussi le cas lors de l'offensive du 6 juin 1915. Toutefois, il avait été conçu pour la guerre de mouvement et n'était pas particulièrement approprié à la destruction de tranchées, à cause de la puissance insuffisante de ses obus (5,4 kg) et de leur trajectoire trop tendue (photo : Dan Obling).

Malgré l'abondance d'obus, le général Dubois écrit dans ses mémoires que l'armée ne pouvait pas se permettre de perdre des munitions inutilement. Il critique en particulier les consignes d'artillerie d'avril 1915, qu'il qualifie de vagues et insuffisantes. Ces critiques sont probablement des réflexions rétrospectives motivées par l'apparition de techniques d'artillerie beaucoup plus avancées développées plus tard au cours de la guerre, notamment par son subordonné de l'époque Robert Nivelle ³⁶. Quoi qu'il en soit, l'intensité du bombardement français fut une mauvaise surprise pour l'adversaire allemand.

L'artillerie française fut divisée en deux groupes. Le premier devait pilonner la ligne de front à proprement parler ; détruire les fils barbelés, les tranchées et les abris, en plus de fournir le tir de barrage censé protéger l'avant et les flancs de l'offensive. Le second prendrait pour cible l'artillerie ennemie, les voies d'accès au champ de bataille et empêcherait l'arrivée des renforts ³⁷.

L'offensive, initialement prévue le 1^{er} juin 1915, fut reportée au 5 pour qu'une autre attaque de diversion soit menée en même temps. Pendant les derniers jours de mai, les Français commencèrent à préparer l'assaut. Les Allemands le remarquèrent assez vite. Les sentinelles de garde dans les petits postes comprirent au bruit des voitures et des trains que les Français amenaient des pièces d'artillerie et du matériel. Sur le côté droit, notamment au niveau des sapes 4, 5, 6 et 8, on entendait le bruit angoissant du travail souterrain des sapeurs-mineurs. Dans le même temps, des monticules de terre s'amoncelaient devant la ferme de Quennevières ³⁸, un signe clair que les Français creusaient des galeries de mines sous les positions allemandes pour les faire exploser. Les Allemands creusèrent également des mines, dans l'espoir de détruire celles des Français d'une part, et d'attaquer leurs positions d'autre part. Le 2 juin 1915, ils réussirent à rejoindre une galerie française, qu'ils firent exploser dans l'après-midi. Le cratère se trouvait à vingt mètres seulement des positions allemandes ³⁹.

LES POSITIONS ALLEMANDES SOUS UNE PLUIE DE PROJECTILES

Le 4 juin, les Français entamèrent le bombardement préliminaire qui devait durer près d'une journée.

Le soldat sanitaire Karl Klemmensen en fournit un témoignage : « Le matin du 4 juin 1915 était chaud et ensoleillé. Pourtant, ce jour-là allait s'avérer terrible ; nombre de mes bons amis

et camarades passeraient de vie à trépas avant la fin de la journée ⁴⁰. » Nicolai Clausen, originaire d'Elstrup, appartenait à la 5^e compagnie, située dans la partie sud de la ligne de front soumise à l'offensive. Il décrit la violence des tirs comme suit : le samedi, « nous avons subi une canonnade si intense que les soldats dans les tranchées en ont été bouleversés ⁴¹ ». Selon Klemmensen, les tirs débutèrent dès l'aube : « Aux alentours de quatre heures, les Français se mirent à tirer avec l'artillerie. Le bombardement empirait à mesure que le temps passait et se transforma en véritable *Trommelfeuer* [Un tir d'artillerie de très forte intensité (N.D.T.)], le premier auquel nous fûmes confrontés. C'était l'enfer sur terre. Nous n'étions plus capables d'entendre, ni même de voir, à cause des vapeurs [c'est-à-dire la fumée de poudre]. Le pilonnage sévit durant quelques heures ; nous revenions à la vie chaque fois que les Français cessaient de tirer. Nous attendions que l'ennemi sorte de sa tranchée pour prendre d'assaut la nôtre, mais il se tint à l'écart. Vous pouvez vous imaginer notre soulagement ⁴². »

Les Français s'arrêtaient en raison de la mauvaise visibilité ; après quelques heures, ils décidèrent de mettre fin aux tirs et de reporter l'offensive d'un jour. Klemmensen raconte : « Le jour suivant se déroula de la même manière, sans que l'ennemi ne sorte de sa tranchée ⁴³. »

Photo d'un groupe de soldats anonymes du *Füsilier-Regiment Nr.86*. Au centre, au premier plan, se trouve un soldat sanitaire, en l'occurrence un brancardier. Chaque compagnie comptait quatre brancardiers, protégés par les conventions de Genève et donc porteurs du brassard de la Croix-Rouge. Ils avaient pour mission d'administrer les premiers soins et de transporter les blessés vers les postes de secours (photo : Cay-Erik Geipel).

Wilhelm Jürgensen, lieutenant dans le régiment, décrit la situation comme suit : « Tels de grands oiseaux noirs, les obus à ailettes s'envolaient dans les airs, songeaient un instant à la proie qui serait la leur et fondaient vers le sol avec une soif de destruction toujours plus grande. Les soldats du 86^e, le souffle coupé, les suivaient des yeux. Les hommes sautaient d'un créneau à l'autre et s'entassaient dans un coin comme des poulets face à un faucon. La bête tombait avec fracas dans les tranchées en projetant une pluie

d'argile et de cailloux tout autour. Les clôtures de barbelés s'arrachaient par morceaux, leurs poteaux volaient comme des allumettes jetées au vent et leurs fils dansaient dans l'air comme ceux d'une toile d'araignée. Aucun abri ne résistait aux explosions, et la tranchée fut remplie jusqu'à ras bord.

À la lumière du jour et à ciel ouvert, dans la tranchée, il n'était pas difficile d'éviter ces obus ; on apprenait rapidement à deviner où ils tomberaient.

La nuit, c'était atroce : les bêtes fendaient l'air en sifflant dans nos oreilles comme des chauves-souris géantes. L'intervalle de temps entre le bruit sourd du tir et le fracas de l'impact était angoissant. Qui pourrait dire, qu'à ce moment précis, il ne ressentait pas la crainte, cette crainte lamentable qui fait frémir ⁴⁴ ? »

Carte postale allemande montrant plusieurs obus français n'ayant pas explosé. Debout sur le sol se trouvent trois de ces « obus à ailettes ». Ils étaient lancés à partir de mortiers relativement légers mais pouvaient eux-mêmes être de calibre imposant, ce qui les rendait efficaces contre les tranchées et les abris. Ils avaient une trajectoire en cloche et étaient suffisamment lents pour pouvoir être suivis à l'œil nu la plupart du temps (photo : *Museum Sønderjylland*).

Au cours de la journée, l'artillerie lourde des Français bombarda méthodiquement les portions des tranchées et du ravin du Martinet situées sur la zone d'assaut, qui correspondaient aux sous-secteurs allemands nouvellement réorganisés *Apenrade, Sonderburg, Flensburg* et le flanc droit de *Schleswig*, où les 3^e, 12^e, 11^e et 14^e compagnies tenaient position respectivement ⁴⁵. En fin de journée, les tirs se firent plus intenses ; l'artillerie lourde bénéficia, le temps d'un quart d'heure, du concours des canons de 75 mm. « Le soir, un ouragan de feu s'abattit sur les tranchées malchanceuses », raconte Wilhelm Jürgensen ⁴⁶. Bernhard Lansberg, originaire de Tvedskov (en allemand Twedterholz), sur la péninsule d'Angel (en allemand Angeln), était sous-officier dans la 11^e compagnie. Voici comment il décrit les événements : « Si nous avions cru que les tirs d'artillerie ne pouvaient pas être pires que ce qu'ils avaient été les cinq derniers jours, alors nous nous trompions sur le compte des Français ; car le 5 juin, du matin au soir, nous subîmes une telle volée de tirs [“so viel Zunder”], que nous pensions que le ciel nous tombait sur la tête. Les tirs furent incessants tout au long de la journée. Ils s'atténuèrent légèrement à la tombée de la nuit. Notre tranchée était en très mauvais état. Les murs de fascine s'étaient effondrés et de nombreux camarades étaient coincés dessous, mais l'heure n'était pas à la réparation des dégâts ⁴⁷. » Immédiatement, la compagnie prit position pour faire face à l'assaut français, mais il ne vint pas – pas encore.

Durant le reste de la soirée de la soirée et tout au long de la nuit, l'artillerie française se contenta de maintenir un tir de harcèlement ⁴⁸. Les troupes allemandes n'en essayaient pas moins des pertes, comme l'explique Jürgensen : « Les abris ressemblaient à de petites infirmeries militaires, on apportait continuellement, depuis la tranchée, des corps ensanglantés et gémissants ⁴⁹. » Karl Klemmensen et ses camarades de l'unité sanitaire avaient beaucoup à faire. Parmi les blessés figurait Christian Christiansen, originaire de Tandsholm sur l'île d'Als et qui servait dans la 11^e compagnie. Il raconte : « J'étais allongé dans un abri minable aux côtés de mon ami Knud Weissmann, de Rødding. Alors que je dormais, un obus tomba soudainement tout près de notre abri. Je fus entièrement enseveli. Quand je revins à moi, je crus que ma dernière heure était venue ; malgré tout je creusai la terre avec mes mains et je parvins à me dégager suffisamment pour crier à l'aide. Plus de deux mètres de gravats écrasaient mes jambes et m'empêchaient de bouger. Des éclats d'obus étaient projetés de tous côtés. C'était un cauchemar. Finalement, mes camarades parvinrent à m'extraire des gravats et me traînèrent jusqu'à un meilleur abri ⁵⁰. »

De toute évidence, ce n'était qu'une question de temps avant que l'ennemi ne monte à l'assaut. Le régiment envoya un message à la division, mais l'état-major mit du temps à réagir. Toutefois, le 5 juin 1915, aux alentours de midi, il appela en renfort deux autres de ses régiments d'infanterie, le 31^e et le 85^e. Cependant, ces régiments ne purent atteindre le front que l'après-midi du jour suivant. L'état-major du régiment assurait le commandement de la 1^{re} compagnie, dans le 1^{er} bataillon, sur la partie nord de la ligne de front ; tandis que le 3^e bataillon, composé des 11^e et 12^e compagnies, fut renforcé des 10^e et 13^e compagnies, ainsi que d'une compagnie de la réserve divisionnaire, la 9^e ⁵¹.

C'est sur le secteur central, *Landwehrstellung*, tenu par le 3^e bataillon, que les bombardements furent les plus violents. Dix jours durant, les soldats des 11^e et 12^e compagnies subirent un pilonnage continu, qui les privait de sommeil alors que l'effondrement des tranchées et la destruction des abris demandaient des travaux de réparation en permanence. « Les compagnies criaient pour la relève », indique l'historique régimentaire ⁵².

Deux soldats allemands près de l'entrée de la sape n°25 à Moulin. Une paroi de sacs de sable était souvent établie en travers des sapes, afin de pouvoir se défendre si le petit poste tombait aux mains de l'ennemi (photo : Cay-Erik Geipel).

En comparaison, le soir du 5 juin 1915 fut relativement calme. Dès lors, le régiment décida de procéder à la relève des troupes en position. Entre 21 heures et 22 heures, la 10^e compagnie s'avança jusqu'à la deuxième ligne afin de prendre la relève de la 11^e compagnie, mais l'opération fut annulée lorsqu'arriva un message prévenant d'une offensive française

Soldats du *Füsilier-Regiment Nr. 86* au bout d'une sape à Moulin, au printemps 1915 (photo : Cay-Erik Geipel).

imminente, à une centaine de mètres seulement de la position de la 12^e compagnie. Aux petites heures du matin, comme le calme semblait perdurer et qu'un brouillard épais recouvrait le champ de bataille, le bataillon choisit de braver l'interdiction et de procéder à la relève, avec la 10^e et désormais aussi la 9^e compagnie. Funestes furent les conséquences ⁵³.

LE BOMBARDEMENT FINAL

Ce jour-là, à l'aube, le brouillard endormi recouvrait toujours le champ de bataille. L'ambulancier Karl Klemmensen raconte : « Le dimanche 6 juin, nous fûmes réveillés aux alentours de quatre heures quand on nous amena trois blessés. Ils devaient être transférés à l'hôpital de Nampcel. L'autochir ne pouvait pas s'avancer plus.

Marius Møller (1894-1915), originaire de Duborg dans la paroisse de Bylderup, appartenait à la 12^e compagnie. Il tomba à Moulin le 6 juin 1915 (photo : Musem Sønderjylland).

Nous étions six brancardiers et nous devons les évacuer le plus vite possible. Nous profitâmes de l'épais brouillard matinal pour nous déplacer hors des tranchées. Ainsi, le trajet fut bien plus court, car nous n'eûmes pas à arpenter les boyaux. Sans encombre, nous atteignîmes l'autochir qui nous attendait. Dès que nous eûmes terminé de placer les blessés dans l'ambulance, l'artillerie reçut l'ordre de tirer sur tout ce qu'elle pouvait toucher. L'ennemi avait fait sauter une partie de notre tranchée ⁵⁴. »

À 6 heures (heure allemande), les sapeurs français firent détonner des explosifs sous *Soltau-Eck*, juste au niveau de la portion du front défendue par la 12^e compagnie. L'explosion ensevelit une mitrailleuse allemande ⁵⁵. Dans le même temps, l'artillerie française commença à bombarder méthodiquement les positions allemandes.

Sur le front, à *Soltau-Eck*, une catastrophe était en train de se produire pour les Allemands. Quand les tirs firent rage, à 6 heures du matin, les deux compagnies de relève, les 9^e et 10^e compagnies, se trouvaient dans les tranchées de première ligne, et les 11^e et 12^e compagnies cherchaient quant à elles à se retirer. Les bombardements atteignirent les tranchées alors bondées ainsi que les boyaux, ce qui rendit la retraite impossible. Ce fut un bain de sang sans précédent : « Les compagnies de relève subirent ce supplice jusqu'au bout », peut-on lire dans l'historique régimentaire. « Deux compagnies de réserve furent vaincues sans avoir tiré le moindre coup de feu ⁵⁶. »

Les tirs atteignirent aussi l'arrière du champ de bataille, dans le ravin du Martinet, où se tenaient les compagnies de réserve. À 7 h 15, déjà, les fils téléphoniques avaient été coupés ; il était exclu que les agents de liaison réussissent à traverser. Un immense nuage de fumée et de poussière recouvrait les alentours. L'observation était impossible, c'est pourquoi les forces de réserve ne purent être déployées immédiatement. Comme le régiment ignorait que les compagnies de réserve destinées à venir en aide au 3^e bataillon, le plus touché, avaient déjà atteint les premières lignes où elles se faisaient en pièces, la plupart des forces de réserve disponibles à l'arrière du champ de bataille furent assignées au 1^{er} bataillon, sur le flanc droit ⁵⁷.

Ce bombardement était le plus violent que le 86^e régiment avait subi jusque-là : « L'angoisse dominait le front. Les tranchées et les abris s'effondraient, les postes se renversaient et étaient aussitôt engloutis. » Les soldats se hâtaient de dégager les camarades ensevelis, mais devaient rapidement abandonner face à l'ampleur du bombardement. « Les tranchées étaient saccagées. Ici gisait un fusil, là un bras, et là un pied. Pas une poignée de terre n'était épargnée par les éclats d'obus ⁵⁸. »

Artisanat de tranchée : bloc de pierre calcaire gravée. Le sous-sol de Moulin est composé de roches calcaires. Un soldat a profité d'un moment de calme pour fabriquer cette tablette et envoyer ses vœux : « Je vous souhaite un joyeux Noël et une bonne année. Votre fils, Hans. » La tablette a été retrouvée dans le grenier d'une maison du quartier de Skibbroen, à Tønder (Jørgen Benddorf, photo : Martin Bo Nørregård).

Les troupes à l'avant du champ de bataille étaient anéanties ou ensevelies. Seuls quelques hommes étaient encore à leur poste ; le reste s'était entassé dans les abris encore intacts.

Mais les Français ne passaient pas encore à l'assaut. Le bombardement se poursuivit et s'intensifia même à 8 heures, quand ils firent feu avec leurs canons de 75 mm à tirs rapides. Durant les deux heures qui suivirent, le *Trommelfeuer* s'abattit sur les Allemands malchanceux. Dans leur enthousiasme, plusieurs fantassins français escaladaient les bords de leurs propres

tranchées et applaudissaient le travail des canons ⁵⁹. Après une heure de pilonnage intensif, les tirs cessaient le temps d'un quart d'heure avant de reprendre de plus belle. La tactique française des tirs interrompus à intervalles irréguliers visait à maintenir les Allemands dans l'incertitude quant au début de l'assaut, et à les attirer hors de leurs abris, afin de les exposer à une nouvelle salve de feu intense.

C'est sans doute durant un de ces courts cessez-le-feu qu'un sous-officier de la 11^e compagnie, Bernhard Lansberg, essaya de rejoindre l'arrière : « Durant la relève, l'intensité des tirs avait légèrement diminué, mais voilà qu'elle augmentait de nouveau. La 13^e compagnie, qui se tenait prête au déploiement près des carrières de Nampcel, fut appelée en réserve au *Genesungsheim* [le nom donné par les Allemands à un hôpital de campagne, situé à l'arrière, dans le ravin du Martinet (N.D.T.)], car le régiment craignait une offensive française imminente. Aux environs de 10 h 30 [heure allemande], après que les première et deuxième sections eurent déjà été relevées, la nôtre reçut l'ordre de se rendre au *Genesungsheim* comme

En haut et en bas : entrée de la sape allemande n°21 après les combats de juin 1915. La sape se trouvait au même niveau que le secteur nommé Neudorf par les soldats, donc juste au sud de la portion concernée par l'assaut français. Il fut lui aussi la cible de nombreux tirs, mais bien moins que la zone voisine. Pour avoir une idée des dommages causés par les bombardements d'artillerie, on peut comparer ces photos à celles de la [p. 19](#) montrant la sape n°25 (photo : Cay-Erik Geipel).

nous le pouvions. Quelques soldats de la 9^e compagnie nous rejoignirent depuis le flanc droit de la relève. Cependant, à cause des tirs d'artillerie, le retour jusqu'au *Genesungsheim* fut presque impossible ⁶⁰. »

Le caporal français Émile Imbert indiqua, dans une lettre écrite à son père, que 37 000 obus avaient été tirés par l'artillerie française, ce qui correspond plus ou moins au nombre d'obus distribués aux canons de

75mm selon les plans initiaux : « Le terrain est bouleversé de fond en comble ⁶¹. »

Les chances de sortir indemne de cette pluie de projectiles étaient minces : « Je courais au travers des tirs meurtriers accompagné de Brandt, un engagé volontaire originaire de Kiel, qui était le neveu de l'amiral Behnke », raconte Bernhard Landsberg. « Arrivé à la seconde tranchée de première ligne, je regardai autour de moi, mais mon compagnon avait disparu. Il ne revint jamais. Je descendis le long du boyau, puis du ravin et du cimetière jusqu'au *Genesungsheim*, qui se trouvait après le virage ⁶². »

Commenté [RD1]: Billedsteksten til v. :
Der skal henvises til den rette side, hvis det ikke s.19 som i den danske version

L'ASSAUT – LA PRISE DES TRANCHÉES

À 10 heures (11 heures heure allemande), les huit compagnies françaises qui menaient la première vague de l'assaut prirent place devant leurs propres barbelés. L'assaut rassemblait dix bataillons, dont quatre composés de fantassins bretons et vendéens. Les six autres étaient constitués de zouaves et de tirailleurs, des troupes recrutées dans les colonies françaises d'Afrique du Nord, parmi les colons français pour les premiers, et les populations autochtones pour les seconds. Les dix bataillons se répartissaient sur trois lignes : quatre sur la première et trois sur chacune des deux suivantes. Les bataillons à l'avant étaient en outre scindés en deux vagues d'assaut et chacune était composée de huit compagnies. Deux compagnies du génie se trouvaient également en première ligne ⁶³.

Les soldats français attaquèrent sans sac. Outre leur panoplie habituelle, ils emportaient 250 cartouches de fusil, deux grenades, un sac de sable et des provisions pour trois jours. Comme la température avait atteint 33 ou 34 degrés les jours précédant l'assaut, 500 tonnes de cinquante litres avaient été transportés jusqu'aux tranchées afin que les soldats puissent remplir leur bidon. Les zouaves et les tirailleurs portaient l'uniforme kaki des troupes coloniales, tandis que les troupes régulières portaient le nouvel uniforme bleu horizon ⁶⁴.

L'assaut était prévu pour 10 h 15 (heure française). L'artillerie devait rediriger les tirs qu'elle faisait subir aux tranchées adverses vers le ravin du Martinet et les flancs de la portion attaquée, afin d'empêcher les renforts allemands de s'approcher. Dans le même temps, la première vague des troupes d'assaut française devait lancer l'offensive. Galvanisés par le violent bombardement, les zouaves et les tirailleurs partirent à l'assaut dès 10 h 10. Les soldats du 264^e régiment d'infanterie firent de même ⁶⁵.

Zouaves français. Les régiments de zouaves virent le jour dans les colonies françaises d'Afrique du Nord au XIX^e siècle et faisaient partie des troupes d'élite de l'armée française. Pendant la Première Guerre mondiale, ils furent principalement recrutés parmi la population d'origine française (photo : *L'Album de la Guerre*).

L'assaut avait commencé. Sur plus d'un kilomètre, les soldats français attaquaient de front les tranchées allemandes. Le soldat sanitaire Klemmensen, qui avait déplacé des blessés plus tôt dans la matinée, se trouvait à l'arrière du champ de bataille : « Nous nous dépêchâmes de revenir et une fois sur place, nous apprîmes que les Français passaient à l'attaque ⁶⁶. »

Des zouaves passant au travers d'une clôture de fils barbelés pour monter à l'assaut. Ils sont armés du fusil Lebel et de sa baïonnette caractéristique. Ils portent également leur bidon, leur cartouchière et un sac de grenades. La photographie date de 1915.

La légende de la photographie dans *L'Album de la Guerre* affirme qu'il s'agit de la première vague d'un assaut de zouaves sur le plateau de Touvent.

L'image a été fortement retouchée et est souvent reproduite dans les publications de l'entre-deux-guerres, quoiqu'elle indique fréquemment d'autres lieux. Il est donc impossible de savoir s'il s'agit vraiment de l'assaut à Moulin, d'une autre bataille, ou tout simplement d'un exercice (photo : *L'Album de la Guerre*).

Hans Petersen, un soldat de la 1^{re} compagnie qui se trouvait en périphérie de l'assaut, sur le côté nord de l'offensive, raconte : « La matinée du 6 juin, à 11 heures, nous fûmes assaillis par des troupes d'élite. Des colonnes infinies de turcos et de zouaves s'élancèrent sur nous avec fureur. Avec la boule au ventre, nous les vîmes bondir de leurs tranchées ⁶⁷. » Maks Osborn, le correspondant du quotidien allemand

Vossische Zeitung, écrit au sujet de l'attaque : « Alors jaillit des tranchées françaises une masse de soldats noirs, progressant en colonnes serrées, sur plusieurs lignes, avec à la main leurs boucliers, gabions ou sacs de sable pour se protéger des balles. Ces derniers temps, les nègres ont refait leur apparition en plusieurs endroits du front. Au prix de pertes importantes, ils réussissaient à gagner du terrain ⁶⁸. »

Nicolai Clausen (1889-1970), portant la croix de fer sur la poitrine. Détail d'une photo de groupe.

Nicolai Clausen appartenait à la 5^e compagnie, qui se trouvait sur le flanc sud de la zone d'assaut (photo : Museum Sønderjylland).

Hans Petersen poursuit son témoignage : « Nous n'avions pas le temps de viser, juste le temps d'empoigner notre fusil et de tirer. Je tremblais de tout mon corps ; j'avais du mal à charger mon fusil. Courbées et armées de longues baïonnettes, des silhouettes d'un brun jaunâtre se précipitaient vers nous. Par centaines, elles étaient fauchées par nos obus qui les enveloppaient d'un nuage de poudre et de soufre. Jamais je

n'oublierai ce spectacle. Nos artilleurs s'activaient avec une violence sans précédent. Dans la fureur du combat, les servants d'une batterie avaient même jeté veste et gilet ⁶⁹. »

En moins d'une minute, les assaillants atteignirent les premières tranchées allemandes. Un danophone de Flensburg (de la 11^e ou 12^e compagnie), connu sous le seul nom de C., témoigne de la vitesse à laquelle les Français réussirent à rejoindre les tranchées adverses. Dans une lettre envoyée du front, il écrit : « Le bombardement semblait avoir perdu en intensité. Comme nous devions être relevés par une autre compagnie déjà sur place, je comptais me retirer. Mais alors que j'étais en chemin, je me rendis compte que j'avais oublié mes bottes. Je me pressai de revenir en arrière, mais quand j'atteignis la tranchée, les zouaves s'y trouvaient déjà ⁷⁰. » Les Allemands essayaient désespérément de repousser l'adversaire. Le chef du 3^e bataillon, le capitaine Karl Kosegarten, qui avait habité Vojensgaard jusqu'en 1907, raconte : « Le lieutenant Hans Baller, qui avait commandé la 9^e compagnie durant la relève, se tenait debout sur le parapet. Le couteau à la main, il se défendit contre l'ennemi noir, jusqu'à ce qu'il tombât à la renverse, en bas dans la tranchée ⁷¹. »

Tirailleurs français. Les régiments de tirailleurs furent fondés au XIX^e siècle parmi les populations indigènes des colonies françaises en Afrique du Nord et de l'Ouest. Ils appartenaient aux troupes d'élites de l'armée française (photo : *L'Album de la Guerre*).

La suite des événements n'est pas tout à fait claire : les témoignages et les récits français comme allemands ne décrivent la situation que de façon très générale. De la même manière, les indications de temps, quand il y en a, sont très vagues. Mais il apparaît clairement que la phase initiale menée par l'artillerie française joue un rôle fondamental. Les conséquences physiques et mentales du *Trommelfeuer* sur les troupes allemandes avaient été dévastatrices : « Des Allemands furent enterrés vivants, d'autres, rendus presque fous, levèrent les bras par centaines en signe de reddition », rapporte le caporal français Émile Imbert ⁷². Il n'est fait mention nulle part que les barbelés allemands aient pu poser problème aux soldats de la première vague, qui suivis par leur camarades 300 mètres plus loin, conquièrent rapidement les deux premières lignes allemandes. Tout au nord, le 2^e bataillon de zouaves s'empara des deux premières tranchées en l'espace d'un quart d'heure ⁷³. Les autres bataillons avancèrent eux aussi rapidement. Ils prirent la troisième tranchée et continuèrent en direction de la route reliant la « Bascule de Quennevières » au nord et Moulin-sous-Touvent au sud ⁷⁴.

Hans Gustav Karl Johan Baller (1893-1915) était lieutenant dans la 12^e compagnie. Il tomba le 6 juin 1915 (photo : Museum Sønderjylland).

Dans le Bois de la Montagne, au nord de Quennevières, se tenaient plusieurs batteries du *Feldartillerie-Regiment Nr. 24*, qui, depuis leur observatoire, pouvaient surveiller les positions françaises jusqu'à la ferme de Quennevières. Les

observateurs d'artillerie avaient pu voir les troupes françaises se masser dans les tranchées, mais ce n'est que quand l'artillerie française commença à rediriger ses tirs que les batteries allemandes ouvrirent le feu ⁷⁵. Les batteries du *Feldartillerie-Regiment Nr.9*, quant à elles, faisaient déjà feu quand le bombardement français final commença. La première batterie, positionnée au nord-est de Nampcel, tirait sur la zone de la ferme de Quennevières, tandis que la quatrième batterie, depuis la ferme du Tiolet, tirait sur la partie sud de l'assaut français et envoya au cours de la journée 3000 obus dans cette direction ⁷⁶. Les batteries du *Feldartillerie-Regiment Nr. 45* ripostèrent également dès le début de l'offensive française, bien que l'historique régimentaire précise que la progression française ne put être freinée en raison de l'impossibilité de couvrir l'ensemble de la zone d'assaut ⁷⁷. Par ailleurs, un épais nuage de fumée et de poussière planait sur la zone, rendant toute observation impossible. Toutes les lignes téléphoniques étaient coupées et ni les artilleurs, ni l'état-major de la 18^e division d'infanterie ne savaient jusqu'où les troupes françaises avaient avancé ⁷⁸.

L'artillerie allemande n'était pas la seule à riposter. L'infanterie résistait elle aussi. L'historique du 3^e régiment de zouaves indique que les balles allemandes causèrent de grandes pertes aux zouaves, tandis que celui du 2^e régiment de tirailleurs raconte que la résistance dans les tranchées fut combattue à coups de pistolet et de baïonnette ⁷⁹.

Artisanat de tranchée : bracelet fabriqué à partir de la ceinture de guidage d'un obus. La face interne porte l'inscription *Erinnerung an Moulin Feldzug 1914/1915* [« Souvenir de la campagne militaire de Moulin, 1914/1915 » (N.D.T.)]. Le donateur servit comme sergent au sein de la 6^e compagnie du *Füsilier-Regiment Nr.86* pendant toute la durée de la guerre (Museum Sønderjylland. Photo : Martin Bo Nørregård).

L'historique régimentaire du *Füsilier-Regiment Nr.86* décrit comment les « nettoyeurs » s'affairaient à supprimer toute résistance dans les tranchées : « Après le passage d'une première vague d'assaut, une deuxième venait, composée de nettoyeurs qui commençaient leur besogne. Les zouaves, dont les soldats étaient recrutés en Afrique ou parmi la racaille des grandes villes étanchaient leur soif de sang. Couteaux, baïonnettes et grenades

faisaient leur office ⁸⁰. » Le capitaine Kosegarten livre un récit – probablement de seconde main – selon lequel « le commandant de la 10^e compagnie, le lieutenant von Bismarck, fut grièvement blessé par l'éclat d'un obus et, sans défense, fut achevé par les nettoyeurs français ⁸¹ ». Les observations de Karl Klemmensen sont similaires : « Sur la première ligne, les Noirs menaient l'assaut. Ils étaient ivres et ne faisaient preuve d'aucune pitié. Ils étaient comme des bêtes sauvages et fusillaient, frappaient ou poignardaient quiconque s'approchait

d'eux ⁸². » Les soldats venus d'Afrique du Nord et de l'Ouest étaient particulièrement craints des troupes allemandes, car ils avaient la réputation de ne pas trop se soucier des Conventions de La Haye pour la guerre.

Le Flensbourgeois C. se trouvait au milieu de cet enfer. Il voulait, comme mentionné plus haut, récupérer ses bottes, mais il dut à la place combattre pour sa vie : « Il ne s'agissait plus de tirer. Rapidement, j'empoignai mon fusil et frappai avec la crosse, mais ils étaient trop nombreux. Ils étaient cinq

Wolf Erich von Bismarck (1888-1915) était lieutenant de la 10^e compagnie. Il tomba le 6 juin 1915 (photo : Museum Sønderjylland).

ou six à s'en prendre à moi et je dus fuir après en avoir vaincu quelques-uns. Je parvins à m'extirper, accompagné d'un sergent-major et de trois autres soldats. Lorsque nous sortîmes de la tranchée, un vieil homme de la réserve accourut vers nous. Il avait été enseveli par l'effondrement d'un abri et nous expliqua que des hommes y étaient encore coincés. Nous fûmes plusieurs à immédiatement lui venir en aide et parvînmes à extraire un homme que je portai ensuite au poste de secours ⁸³. »

Ceux qui étaient vus comme des meurtriers assoiffés de sang par les Allemands étaient de courageux soldats pour les Français. Dans les descriptions françaises de l'assaut, la prise des premières lignes allemandes et les combats qui s'ensuivirent dans les tranchées prenaient des accents bien plus héroïques que dans les récits allemands. Néanmoins, les deux camps s'accordent sur le fait qu'il s'agissait de combats rapprochés particulièrement sanglants. L'historique du 2^e régiment de tirailleurs raconte : « Les Tirailleurs du 1^{er} Bataillon atteignent la première ligne allemande ; à travers les boyaux la course se précipite ; partout, en cheminant, des grenades sont lancées dans les abris béants ; à bout portant les pistolets se déchargent, les baïonnettes trouent les poitrines qui prétendent barrer le passage. Dans un petit élément de tranchée épargné par nos obus un groupe d'Ennemis se défend encore, séparant nos 19^e et 20^e Compagnies. Le Tirailleur Tartag, de cette dernière unité, qui les a aperçus, s'empare d'un sac de grenades et, tout seul, vient les attaquer ; tout seul il réussit à vaincre leur résistance et à rétablir une liaison un instant interrompue. L'avance se poursuit ; on piétine les cadavres, la deuxième ligne est atteinte, les abris nettoyés, et des centaines de vaincus, les mains hautes, [sont] ramenés vers nos lignes ⁸⁴. »

Parmi les prisonniers figurait Anders Black Hansen, originaire de Søst, près de Rødekro. Il appartenait à la 11^e compagnie et se trouvait dans la première tranchée ⁸⁵.

En moins d'une demi-heure, les Français conquièrent l'ensemble des secteurs *Sonderburg* et *Flensburg*. Ils prirent également, sur le flanc droit, une partie d'*Apenrade* et sur le flanc gauche une partie de *Schleswig*.

Certains abris avaient été épargnés par les tirs de l'artillerie française ou y avaient résisté. Il était donc nécessaire de vaincre les soldats retranchés à l'intérieur ou de les faire prisonniers. Le général français Dubois nota plus tard que « les Zouaves et les Tirailleurs se sont distingués par leur acharnement à jouer de la baïonnette. Tout tombe devant eux et ceux qui se sont réfugiés dans les abris sont tués à coups de grenades ⁸⁶ ».

August Hansen (1887-1915), originaire de Mjels dans la paroisse de Oksbøl, appartenait à la 12^e compagnie. Il perdit la vie le même jour que son frère, Hinrich Hansen, meunier à Hundslev dans la paroisse de Notmark. Un instituteur du nom de Jansen écrit dès la mi-juin qu'il avait vu les deux frères dormir dans la tranchée juste avant l'assaut français (photo : Museum Sønderjylland).

À l'arrière, on espérait que les camarades de l'avant aient été nombreux à être faits prisonniers. Nicolai Clausen, d'Elstrup, appartenait à la 5^e compagnie. Il écrivit par la suite dans une lettre à ses parents : « Cher père, pourrais-tu te rendre chez P. Clausen et le prévenir que Christian a peut-être été fait prisonnier, s'il n'obtient plus de nouvelles de lui ? La quasi-totalité du troisième bataillon a été capturée ⁸⁷. »

Henrik (Hinrich) Hansen (1879-1915), originaire de Hundslev dans la paroisse de Notmark, appartenait à la 12^e compagnie. Il fut déclaré disparu le 6 juin 1915, le jour où son frère perdit la vie. Il ne fut officiellement déclaré mort qu'en 1921 (photo : Museum Sønderjylland).

C'était un peu optimiste. Il est terriblement dangereux d'espérer la pitié de l'ennemi sur un champ de bataille où les combats font toujours rage. Hans Nicolai Cartensen servait dans la 12^e compagnie, qui se trouvait au cœur de l'offensive. Il fut l'un des soldats qui vécut au plus près l'intrusion des troupes françaises dans les tranchées. Il écrit : « Le 6 juin

1915, durant la bataille de Moulin, alors que les Français s'étaient introduits dans nos tranchées, je me trouvais avec l'officier de l'unité sanitaire Amelung et le brancardier Thaysen dans un abri. Nous ne pouvions pas nous échapper, car les soldats français passaient sans cesse en courant devant notre abri et y jetaient des gaz ou des grenades. Quand nous eûmes passé près de deux heures là, nous entendîmes des coups de feu venant de notre tranchée et nous supposâmes que nos troupes y étaient toujours. Très vite, nous nous rendîmes compte que c'étaient les Français qui tiraient ! Nous ne pouvions pas non plus rester dans l'abri car les

turcos, les zouaves ou peu importe ce qu'ils étaient, continuaient de parcourir les abris pour y abattre sans scrupule les occupants. Il nous fallait nous rendre. Afin de ne pas finir entre les mains de meurtriers, nous guettions le passage d'un Français avec lequel nous pourrions discuter. Lorsqu'il nous sembla que l'un d'eux se trouvait devant notre abri, Thaysen, qui parlait français, sortit. Il cria après moi, mais à peine étais-je dehors qu'il s'effondra, touché par une balle. Ce n'étaient pas des Français, mais des turcos. Je courus me remettre à l'abri

Les Allemands redoutaient les soldats des colonies françaises d'Afrique du Nord et de l'Ouest. Les tirailleurs sénégalais, en particulier, faisaient l'objet de nombreux mythes relatifs à leur soif de sang supposée et l'amour qu'on leur prêtait pour les couteaux. Ces préconceptions découlaient en grande partie des préjugés des Européens vis-à-vis des autres ethnies, mais ces unités de l'armée française n'en étaient pas moins réputées faire peu de compromis (photo : Museum Sønderjylland).

[...] Il voulut m'attirer dehors à grands renforts de cris et de signes, mais nous n'obéîmes qu'une fois venu un sous-officier français ⁸⁸. »

Le camarade abattu était Christian Georg Thaysen, originaire de Barsmark, dans la paroisse de Løjt, au nord d'Aabenraa.

LA PERCÉE FRANÇAISE CONTENUE PAR LES ALLEMANDS

Derrière la ligne de front, dans le ravin du Martinet, se tenaient les postes de secours. Là, Karl Klemmensen s'affairait à panser les blessés :

« Le nombre de blessés augmentait, il y avait

beaucoup à faire et les jours étaient très chauds. À l'heure de midi, déjà, nous avions reçu un grand nombre de soldats gravement blessés. De tous côtés, on entendait les hommes gémir et se plaindre. L'un avait besoin de telle chose, et l'autre de telle autre. Il fallait leur donner à boire et à manger, et il fallait s'assurer que leurs plaies ne saignent pas trop abondamment.

Un camarade et moi étions en train d'allonger l'un d'entre eux, dans une grotte annexe, non loin de celle qui servait de poste de secours. C'est pendant cet intervalle que se produisit l'inimaginable : un obus tomba devant l'entrée du poste de secours. L'explosion blessa deux sous-officiers de l'unité sanitaire et coûta la vie à deux brancardiers. En outre, vingt hommes au moins gisaient devant l'entrée, morts ou blessés. Tout ça à cause d'un seul obus.

Vue du ravin du Martinet depuis le sud. Il s'agit probablement de la pente de *Sachsen-hang*, que les zouaves et les tirailleurs réussirent à atteindre durant l'assaut. Au premier plan, on voit les matériaux nécessaires à la construction d'un abri (photo : Cay-Erik Geipel).

Le spectacle des mutilés se tordant de douleur était insoutenable. La situation n'était pas meilleure à l'intérieur de la grotte, où se trouvaient les quatre soldats sanitaires victimes de l'explosion. Le sang coulait en sillons, c'était une scène de boucherie ⁸⁹. »

Bernhard Lansberg, le sous-officier de la 11^e compagnie qui avait accouru depuis la tranchée de première ligne, arriva justement au poste de secours au moment où l'incident relaté par Klemmensen se produisit : « Il n'y avait pas d'abris souterrains ici, seulement des abris construits en surface. Ils étaient partiellement détruits : ici aussi, les tirs d'artillerie faisaient rage. Un obus tomba sur un abri et vingt camarades furent touchés ⁹⁰. »

Sur la ligne allemande, les soldats essayaient désespérément de contenir l'avancée de l'ennemi. Bernhard Lansberg raconte : « Il était 11 heures. Le commandant du bataillon, aux côtés d'une partie des soldats de la 11^e compagnie qui devaient être relevés, des agents de liaison et de quelques ordonnances [« Burschen »], partit à l'assaut de l'ennemi qui s'était rué sur nos lignes. Au même moment, la 13^e compagnie, sous le commandement énergique du lieutenant Carstensen, s'avança pour attaquer l'ennemi. Grièvement blessé à la tête, le capitaine Kosegarten s'écroula, tandis que son adjudant, Carl Baller, fut touché de la même façon et perdit la vie. Le commandant de la compagnie ainsi que tous les officiers tombèrent également sous le feu des mitrailleuses ennemies. Notre offensive mit fin à l'attaque française. Mais la riposte était impossible à cause des tirs meurtriers des fusils et des mitrailleuses ⁹¹. »

Karl Fritz Max August Baller (1892-1915) était lieutenant et l'adjudant du capitaine Kosegarten dans le 3^e bataillon. Il tomba le 6 juin 1915 (photo : Museum Sønderjylland).

Kosegarten livre également un témoignage sur ces événements : « J'ai moi-même vu tomber mon adjudant, Carl Baller, frère du susmentionné Hans Baller. Depuis nos positions, à la tête des agents de liaison et d'une partie des hommes de la 11^e compagnie qui avaient été relevés, il avait

mené, avec une détermination sans égal, la contre-attaque contre les Français noirs. Ceux-ci s'étaient rués vers nous en hurlant comme des fous, mais avaient pu être arrêtés. Cette offensive nous fit gagner 200 à 250 mètres de terrain, et à partir de là nous pûmes commencer à faire feu. Baller reçut alors une balle dans la tête, tandis qu'il était agenouillé en position de tir. Je me trouvais juste à côté de lui et je vis précisément comment il mourut. Je lus l'étonnement dans ses yeux, puis je le vis tomber en avant. Je pense donc qu'il a eu une mort paisible. » Le capitaine Kosegarten fut également touché peu après. « J'eus à peine le temps de penser "C'est donc la fin !" avant de perdre connaissance ; je sentis seulement un léger coup et ma vue s'assombrit. Quand je repris connaissance, j'avais été traîné dans un trou d'obus par le *füsilier*

Jacobsen qui m'avait pansé avec sa trousse de secours. Nous dûmes y rester jusqu'au crépuscule, à cause des tirs de mitrailleuse que s'échangeaient les deux camps au-dessus de nos têtes ⁹². »

D'après Kosegarten, aucun Français ne réussit à franchir la colline pour atteindre le *Genesungsheim* ce jour-là. Il pensait donc pouvoir affirmer que la percée française avait été arrêtée par le *Füsilier-Regiment Nr. 86*, avant même l'arrivée de renforts des autres régiments.

« Nous rampions tour à tour pour récupérer les munitions et bidons de nos camarades tombés au combat », explique Bernhard Lansberg. « Chaque homme avait pu se procurer quatre ou cinq fusils. De plus en plus de camarades tombaient à la suite des tirs de l'artillerie et de l'infanterie ennemies. Parmi ces camarades, il y avait le dernier de nos sous-officiers sur le flanc droit : le brave Otto Hardt, de la 11^e compagnie. Sur l'aile gauche du 3^e bataillon, l'ennemi revint à la charge, ne rencontra aucune résistance et parvint à renverser la position d'artillerie. Il prit deux canons de 7,5 cm appartenant au *Feldartillerie-Regiment Nr. 45*, qui se trouvaient près de la position et ne pouvaient plus tirer, faute de munitions. Les artilleurs furent égorgés ⁹³. »

C'étaient le II^e régiment de tirailleurs et le III^e régiment de zouaves, qui, après avoir conquis les premières lignes allemandes, continuèrent leur progression en empruntant les boyaux de

Carrière de Nampcel à l'extrémité nord du ravin du Martinet. Dans les profondeurs de la carrière, il n'y avait guère que l'artillerie lourde qui pouvait inquiéter les Allemands. La 13^e compagnie du 86^e régiment y était en réserve lorsque l'offensive française débuta. Les carrières servirent également de lieu de repos et de point de départ pour une partie des renforts allemands qui participèrent aux combats ce jour-là (photo : Jørgen Bendorff).

communication, vers le sud-est et l'est respectivement. Ils atteignirent probablement le ravin du Martinet au même endroit, puisque les historiques régimentaires mentionnent tous les deux la prise d'une batterie allemande et qu'il ne se trouvait qu'une batterie et une demi-batterie sur la partie ouest du ravin. Elles appartenaient au *Feldartillerie-Regiment Nr. 45* et seule celle la plus au sud fut prise ⁹⁴.

Beaucoup d'histoires relatent la prise de cette batterie, même si la plupart sont des récits de seconde main. Hans Petersen, qui se trouvait trop loin au nord pour avoir pu assister à l'événement directement, raconte ainsi : « Les zouaves arrivèrent par le boyau, à l'extrémité duquel se trouvaient trois de nos canons. Ils s'en emparèrent après en avoir tué les artilleurs ⁹⁵. » Ces faits semblent corroborés par le général Dubois dans ses mémoires. Bien qu'il soit invraisemblable qu'il ait pu vivre la scène compte tenu de son rang, il décrit comment les

Allemands « sont impitoyablement cloués sur leurs pièces par les baïonnettes » des zouaves. Un récit du chef de bataillon français livre pourtant une histoire inverse : les assaillants auraient surpris dans leur abri les canonniers allemands, dont l'officier, qui n'était vêtu que d'une chemise, se serait vu prêter un pantalon afin qu'il fasse un prisonnier de guerre quelque peu respectable ⁹⁶.

Des escouades de zouaves et de tirailleurs continuèrent alors vers le ravin, où ils prirent d'assaut le versant ouest. Les zouaves, paraît-il, chantaient la Marseillaise, menés par leur chef de bataillon et leur prêtre de 56 ans, ce dernier seulement armé d'un gros crucifix ⁹⁷. Il semble également que des Français aient progressé vers le ravin un peu plus au nord. Aucun des historiques régimentaires français ne donne davantage d'informations à ce sujet, mais celui du *Grenadier-Regiment Nr.89* décrit comment l'une de ses compagnies a repoussé les Français du cimetière situé dans un coude du ravin du Martinet. Aussi loin au nord, il ne peut guère s'agir d'autres soldats que ceux du 2^e régiment de zouaves ⁹⁸.

De chaque côté de la percée, les soldats des 1^{er} et 2^e bataillons réussirent à empêcher les troupes françaises d'élargir la ligne de front. Sur le flanc droit au nord, la 2^e compagnie tenait la position à l'est de la Bascule de Quennevières le long de la route reliant la ferme des Loges à Moulin. Quelques hommes seulement étaient restés sur place pour défendre le *Genesungsheim*, tandis que la 4^e compagnie alla se positionner plus à l'ouest.

Christian Christensen Møller (1894-1915) de Vesterkobbøl, sur la presqu'île de Kegnæs, et Carl Friedrich Petersen (1894-1915) de Dyndved, dans la paroisse d'Egen, appartenaient tous les deux à la 10^e compagnie. Ils tombèrent le 6 juin 1915 (photo : Museum Sønderjylland).

Les combats faisaient rage dans la chaleur étouffante de juin depuis deux heures et il n'y avait toujours aucun signe de secours ou de renfort. À 11 h 35 (12 h 35 heure allemande), les Français essayèrent, via le flanc nord de leur seconde ligne d'assaut, d'attaquer

Des soldats du *Füsilier-Regiment Nr.86* se reposent sur les pentes du ravin du Martinet. Les danophones du régiment appelaient ce lieu *Slesvigernes Dal*, en allemand *Schleswiger Tal* (photo : Cay-Erik Geipel).

au nord de la percée réalisée, vers la Bascule de Quennevières. La cible, située en dehors du périmètre initialement défini, n'avait pas subi le même pilonnage de la part de l'artillerie française. L'assaut fut donc préparé par un bombardement d'une dizaine de minutes. Hans Petersen et ses camarades en firent les frais : « Le périmètre de l'assaut s'arrêtait juste à gauche de notre section, ce qui nous plaçait dans une position favorable pour flanquer les assaillants. L'ennemi en était cependant bien conscient et fit pleuvoir une telle quantité de shrapnels sur

nos lignes qu'il nous était impossible d'exploiter notre avantage. Deux hommes à ma droite et un autre à ma gauche, sévèrement blessés, tombèrent de leur poste ; je fus épargné comme par miracle. Dans la demi-section à ma gauche, deux hommes furent tués. Le Frison Peter Thomsen eut la tête complètement arrachée du corps par un shrapnel. Niels Hansen mourut lui aussi à cause d'un shrapnel tombé dans sa demi-section et qui fit en outre sept blessés. Un seul en ressortit indemne. Parmi les blessés graves se trouvait aussi le frère du caporal. Nous avions 18 morts et blessés dans notre section. Notre lieutenant était tombé lui aussi ; il devait l'avoir pressenti, car il avait vendu toutes ses possessions la veille ⁹⁹. »

Le bombardement se révéla cependant trop court pour être efficace : les fils barbelés restèrent intacts et les effectifs allemands connurent peu de pertes. L'assaut français échoua face au feu des fusils et des mitrailleuses ¹⁰⁰.

Le Flensbourgeois C. s'était retrouvé à la ligne de front nord. Il avait suivi un camarade blessé

Jens Holdt était sous-officier dans la 5^e compagnie. Sous sa croix de fer 1^{re} classe, on voit l'insigne des blessés (*Verwundetenabzeichen*) en argent. Après la guerre, Jens Holdt devint prêtre à Bredebro, redevenue danoise (photo : Jørgen Bendorff).

jusqu'au poste de secours. « Quand je revins chez mes camarades, le commandant de la compagnie ordonna un assaut sur la colline devant nous. Nous partîmes baïonnette au canon. Le commandant tomba, touché d'une balle à la tête, et avec lui beaucoup de camarades. Je me trouvais sur le flanc droit et arrivai donc sur les positions de la 3^e compagnie, où aucun ennemi n'était encore à portée de vue. Cela ne dura pas longtemps ; nous les vîmes rapidement sortir des tranchées.

Ils furent abattus immédiatement ¹⁰¹. »

Depuis le flanc gauche au sud, la 7^e compagnie envoya trois escouades en renfort de la 6^e, située juste en-dessous du lieu de l'assaut, au niveau de *Glücksburger Weg*, soutenues par une section de la 5^e compagnie, en réserve à *Neudorf*. Une autre section de la 5^e compagnie occupa *Fort Dauber*, tandis qu'une troisième avança par l'angle du périmètre de l'assaut. Une escouade de la 5^e compagnie attaqua par le sud, via la tranchée de première ligne, et parvint à repousser les Français sur neuf créneaux. Elle réussit à en tenir cinq. L'escouade défendit cette portion de tranchée pendant 48 heures, tandis que deux mitrailleuses flanquaient les assaillants depuis le sud ¹⁰².

Nicolai Clausen, d'Estrup, participa à la contre-attaque de la 5^e compagnie. Voici comment il décrit le cours de la journée : « Ça a recommencé [le bombardement] dimanche matin. La 10^e

Jørgen Hofsted (1890-1915)
de Helved, dans la paroisse
de Notmark. Hofsted
appartenait à la 9^e
compagnie et tomba le 6 juin
1915 (photo : Museum
Sønderjylland).

compagnie et la 9^e compagnie devaient relever la 11^e et la 12^e
dans les tranchées et, alors qu'ils étaient en route, les Français
attaquèrent, perçant nos lignes et capturant presque tout le
bataillon. Ils continuèrent dans notre direction et nous les
retînmes aussi longtemps que possible avant que des troupes
de réserve ne viennent à notre secours, après quoi nous

réussîmes à les renvoyer vers des positions qu'ils nous avaient prises. C'est là qu'ils se trouvent
désormais ; ils ont établi une ligne de front à 100 mètres de nous. Les combats ne sont pas
terminés, j'espère que nous réussirons à repousser l'ennemi complètement ¹⁰³. »

Jens Holdt faisait également partie des assaillants de la 5^e compagnie. Il était revenu au front
la veille, après un séjour à l'hôpital de campagne : « Notre compagnie se retrouva engagée dans
la contre-attaque sur un champ où l'herbe nous arrivait jusqu'à la taille. Je fus le premier à
tomber, touché à la tête par une balle de fusil. Je m'écroulai dans mon sang, et on me laissa
pour mort ¹⁰⁴. » On peut mettre encore un nom sur un Sud-Jutlandais de la 5^e compagnie ayant
participé aux combats ; Nikolai Wrang d'Egen, sur l'île d'Als. Son bref récit de la bataille nous
apprend seulement que les combats étaient violents ¹⁰⁵.

Une section de zouaves avait donc réussi à atteindre l'autre côté du ravin. Jens Holdt
fut témoin de leur avancée. Il avait perdu connaissance mais était revenu à lui : « Lorsque je
me réveillai plus tard couvert de sang coagulé sur tout mon torse, il ne me fallut pas longtemps
pour commencer à ramper sur les 200 mètres restants jusqu'au poste de secours, du côté du
ravin dont nous étions sortis. La balle avait traversé ma mâchoire gauche et ma gorge mais
avait miraculeusement évité l'aorte. Le médecin major me banda toute la tête tandis que je
parlais à tort et à travers. À ce moment, nous étions encerclés par les Africains, qui avaient pris
une batterie dans le ravin ; je ne pus sortir qu'après quelques jours ¹⁰⁶. » C'était le soldat
sanitaire Karl Klemmensen ou un de ses camarades qui soigna Jens Holdt. Klemmensen relate
la percée française : « Les combats faisaient rage et, vers 15 heures, l'ennemi réussit à pénétrer
nos lignes. Le médecin et moi étions sur le pas de la porte lorsque nous vîmes les Noirs
s'approcher. Le médecin nous donna l'ordre d'arrêter notre travail pour attendre la suite des
événements. Nous ne savions même pas si les Noirs allaient nous laisser tranquilles ou s'ils
allaient aussi nous tuer ¹⁰⁷. »

Les maigres effectifs allemands prirent pour cible les Français depuis le *Genesungsheim*, où se trouvait Bernhard Lansberg : « Chacun tirait aussi vite que possible parce que nous savions ce qui nous attendait si nous tombions sous les lames des Noirs. Aux environs de 15 heures, les Français parurent comprendre qu'une percée ne réussirait pas dans l'immédiat. Les tirs d'artillerie ralentirent mais les mitrailleuses continuèrent à se déchaîner. Nous décidâmes d'économiser les munitions et d'en récupérer auprès de nos camarades morts ¹⁰⁸. »

Les Français perdaient de l'élan ¹⁰⁹. Le commandement hésitait. L'objectif premier de l'offensive avait été atteint, voire plus. Les ressources étaient insuffisantes pour profiter de la percée réalisée vers midi. On décida à la place de consolider les flancs avant de continuer l'offensive. Les zouaves et les tirailleurs furent rappelés pour protéger les tranchées fraîchement récupérées, où les deuxième et troisième vagues de l'offensive avaient entre-temps avancé ¹¹⁰. Cependant, l'artillerie allemande commença à bombarder violemment les positions nouvellement conquises ¹¹¹.

Pendant ce temps, les Français qui s'attendaient à une riposte allemande s'affairaient fébrilement à creuser et à sécuriser des voies de communication entre leur ancienne première ligne et leurs nouvelles positions ¹¹².

Les troupes françaises atteignirent le cimetière militaire allemand dans le ravin du Martinet pendant l'assaut du 6 juin. Elles en furent chassées le jour-même par les renforts du *Grenadier-Regiment Nr.89*, soutenu par le *Füsilier-Regiment Nr.90* (photo : Cay-Erik Geipel).

LA CONTRE-ATTAQUE ALLEMANDE

Jens Christian Schwarz (1893-1915) était originaire de Skodsbøl, dans la paroisse de Broager. Il tomba le 6 juin 1915. Ses trois frères, Just Theobald, Fritz Olaf et Johannes Julius tombèrent respectivement en 1914, 1915 et 1917. Leurs noms figurent sur le même monument commémoratif au cimetière de Broager (photo : Museum Sønderjylland).

Dans le courant de l'après-midi, les troupes des régiments allemands les plus proches commencèrent à arriver. La 17^e division d'infanterie envoya le Bataillon Senden, composé de la 5^e compagnie du *Grenadier-Regiment Nr. 89*, des 3^e et 4^e compagnies du *Füsilier-Regiment Nr. 90* et de la 10^e compagnie de l'*Infanterie-Regiment Nr. 75*. Tandis que cette dernière avait été envoyée pour vérifier si la 3^e batterie du *Feldartillerie-Regiment Nr. 45* avait été attaquée, les compagnies

restantes, accompagnées de la 8^e compagnie du 86^e régiment, marchèrent jusqu'au *Genesungsheim*, dans un coude du ravin surnommé *Apenrader-Schlucht*. À partir de là, elles

attaquèrent par le sud le cimetière militaire allemand. Le 89^e régiment, couvert par les tirs du 90^e, mena l'assaut ¹¹³. La 18^e division d'infanterie, dont était issu le 86^e régiment, envoya le Bataillon Hagedorn, composé de compagnies des 31^e et 85^e régiments d'infanterie. Il rejoignit le nord de la zone d'assaut française en début d'après-midi. Depuis cette position, la 1^{re} compagnie de l'*Infanterie-Regiment Nr. 31* attaqua en longeant le ravin et reprit, après un bref combat, les trois canons de la 2^e batterie du *Feldartillerie-Regiment Nr. 45* ¹¹⁴.

Berhard Lansberg raconte : « Nous vîmes enfin le bout du tunnel à 16 heures. Une batterie d'obusiers commandée par le colonel von Fürstenberg arriva près de la ferme de Puiseux. La batterie commença son travail mortel en terrain découvert. Nous nous réjouîmes d'avoir finalement reçu les renforts longtemps attendus après cinq heures de combat inégal et reprîmes courage en voyant l'effroyable efficacité de cette batterie. Un quart d'heure plus tard, trois compagnies des 89^e, 90^e et 31^e régiments arrivèrent à leur tour et ouvrirent le feu derrière nous. Nous leur montrâmes où nous étions en agitant nos casques montés sur nos fusils. Les tirs cessèrent et les camarades se ruèrent vers nous ¹¹⁵. »

Le soldat sanitaire Karl Klemmensen assista aussi à la contre-attaque : « Il nous fallut peu de temps avant de voir que les renforts étaient arrivés et se précipitaient, pleins de rage, vers les Français. L'ennemi dut céder du terrain et bon nombre de Noirs furent abattus. Aucune pitié ne fut accordée vu qu'ils n'en montrèrent aucune eux-mêmes. Un seul Noir, blessé, en réchappa. Il paya de sa vie, car il avait égorgé un lieutenant grièvement blessé ¹¹⁶. » Les Allemands ne respectaient pas toujours la Convention de la Haye non plus.

Peter Thomsen Tækker (1890-1915) de Mjang, dans la paroisse d'Hørup, appartenait à la 10^e compagnie. Il tomba le 6 juin 1915 (photo : Museum Sønderjylland).

Une fois la nuit tombée, une tranchée fut creusée pour relier le secteur de *Fort Dauber* à *Glücksburger Weg*. Les Allemands comblèrent ainsi ce trou dans leurs lignes. Il restait toutefois de grandes portions de front ouvertes entre *Fort Dauber* et le *Genesungsheim*. C'est

le *Reserveinfanterie-Regiment Nr. 75* du 9^e corps de réserve qui y remédia durant la nuit. Pendant ce temps, de nombreuses compagnies de réserve furent mobilisées depuis les régiments voisins et déployées là où le besoin était le plus grand ¹¹⁷.

L'*Infanterie-Regiment Nr. 85* prolongea la ligne de front depuis le sud. Le Flensbourgeois C. raconte la contre-attaque : « Le soir, j'emportai un sac de cartouches et suivis le sergent-major. Le 85^e vint nous aider, et on se mit au travail ¹¹⁸. »

Parmi les soldats du 85^e venus à la rescousse se trouvait Hans, un Sud-Jutlandais anonyme qui, le soir du 6 juin 1915, écrivit à ses parents : « Mon régiment se trouve encore au même endroit, mais on a échappé à l'attaque principale [...]. Ce sont surtout des zouaves et des Indiens qui ont attaqué, et ces pauvres gens gisent maintenant par milliers sur le champ de bataille, morts ou mutilés. D'après mes estimations, nous avons eu moins de pertes que les Français. Ma compagnie recevra des renforts cette nuit, nous partirons tout de suite à l'assaut pour reprendre les tranchées perdues. [censuré] bataillons et [censuré] compagnies de troupes fraîches sont maintenant en route pour nous aider. Personne ne sait comment ça va se passer. Tout ce que moi je sais, c'est que ça sera difficile et fera couler beaucoup de sang ¹¹⁹. »

Hans Henning Albercht Tietze (1894-1915) de Sønderborg était sous-officier, effectuant un service militaire volontaire d'un an au sein de la 12^e compagnie. Il tomba 6 juin 1915 (photo : Museum Sønderjylland).

Sentinelle dans une sape (photo : Cay-Erik Geipel).

À LA TOMBÉE DE LA NUIT

Les soldats avaient combattu toute la journée sous la canicule, et les pertes étaient lourdes dans les deux camps. Les survivants avaient épuisé leurs dernières forces, en particulier du côté des colonnes d'assaut françaises. Peu après minuit, le chef de bataillon Charlet, positionné en première ligne, gribouilla un message indiquant que « Ses hommes sont épuisés et qu'ils se

sont repliés d'abord parce qu'ils n'avaient plus de liaison à droite et à gauche et surtout parce qu'ils mourraient de soif. »

Le ciel nocturne au-dessus de la première ligne, illuminé par les fusées éclairantes. La photographie a été prise sur le front de l'est, mais les nuits étaient à peu près similaires sur tous les fronts (photo : Jørgen Bendorff).

Il ajoute en outre qu'« il y a de gros trous dans les cadres et qu'il est incapable d'un nouvel effort demain ¹²⁰. » La situation était également critique au sein du 264^e Régiment d'Infanterie. Le message suivant fut envoyé aux alentours de minuit par son colonel : « Je n'ai plus guère d'officiers. La

troupe est tout à fait à bout. Les unités sont mélangées et manquent de chef. Les hommes restant à la ligne de feu sont déprimés. Il est urgent de relever le régiment ou de le soutenir sinon je redoute des pertes encore pires que les grandes déjà subies ¹²¹. »

Les soldats français n'en pouvaient plus, et la brèche dans les lignes allemandes avait été refermée. Dans la 1^{re} compagnie, Hans Petersen, positionné sur la partie nord de la ligne de front, pouvait désormais s'occuper de ses camarades blessés : « Comme il n'arrivait plus d'attaquant, j'entrai dans l'abri. Là gisait le Frison Thiesen, à plat ventre. La fièvre le faisait délirer fortement. Pendant les combats, il avait été à ma gauche, mais s'était effondré après

avoir été touché au dos par un shrapnel. Il croyait toujours voir les zouaves arriver pour prendre d'assaut notre position, et agitant un bras comme pour se défendre en criant "Ils sont là ! Ils arrivent ! Tirez, tirez !". Lorsque j'essayai de le calmer, il se mit à genoux et m'agrippa vigoureusement à la gorge. Je me dégageai de son emprise, et au même moment il revint à lui. Ses yeux remplis de questions observaient les alentours, alors qu'il bredouillait "Que s'est-il passé ? Où suis-je ?" Je lui répondis "Tu es blessé. Viens, je vais panser tes blessures ¹²²." »

Les tranchées étaient remplies de morts et de blessés. Le soir, Hans Petersen et ses camarades qui devaient aller chercher de la nourriture eurent tout juste eu le temps de s'enfoncer d'une vingtaine de mètres dans le boyau quand la zone fut soudainement attaquée par une pluie d'obus. « Nous nous jetâmes tous les huit dans un abri. Les corps de deux de nos camarades se trouvaient sur notre passage, et nous n'eûmes d'autre choix que de marcher dessus. Une horrible sensation me glaça l'échine lorsque je sentis le cadavre bouger sous mon poids. De retour avec la nourriture, je rencontrai Thomas Petersen et Nis Abrahamsen. Tous deux étaient affligés par la mort de Niels Hansen ; il avait été leur meilleur ami depuis le début de la guerre ¹²³. »

Johannes Nicolaus Nielsen de Blans, dans la paroisse d'Ullerup (1888-1915), appartenait à la 2^e compagnie. Il tomba le 6 juin 1915 (photo : Museum Sønderjylland).

Les Français avaient désormais été chassés ou éliminés de l'arrière des lignes allemandes, mais le travail des soldats sanitaires commençait tout juste. L'un d'eux, Karl Klemmensen, raconte : « Nous avions aussi un lieutenant français blessé. Selon lui, la situation était certes terrible chez nous, mais sans commune mesure avec ce qu'elle était chez eux. Nous comptions profiter de la nuit pour envoyer les blessés à l'hôpital, mais comme l'ennemi continuait d'attaquer, l'autochir ne pouvait pas s'approcher [...]. Il y avait toujours quelqu'un à panser, à allonger dans un endroit suffisamment sûr. Ceux qui le pouvaient devaient rejoindre l'hôpital

par leurs propres moyens. Tous les blessés recevaient une injection contre le tétanos et la fièvre traumatique.

Le soir, aidé de l'un de mes camarades, je fis un décompte du nombre d'hommes trop gravement blessés pour prendre soin d'eux-mêmes. Il y en avait entre 260 et 270 ¹²⁴. »

Tout au long de la nuit, les Allemands tirèrent sur les lignes françaises. Hans Petersen, le soldat de la 1^{re} compagnie, témoigne : « J'étais de garde cette nuit, car nous avions eu des pertes importantes. Toute la nuit, notre artillerie est restée en action. C'était un spectacle étrange de voir ces centaines et centaines de shrapnels exploser dans les airs et au sol, et si la situation n'avait pas été aussi grave, elle aurait pu rappeler un gigantesque feu d'artifice. » Mais les Français répondaient aux tirs : « Alors que j'étais perdu dans mes pensées, un obus français explosa juste devant moi. L'onde de choc me propulsa vers le mur arrière de la tranchée. Un peu confus, je rassemblai mes esprits et me remis à mon poste. Cinq minutes plus tard, un nouvel obus frappa au même endroit. Je tombai à genoux. C'est à ce moment que le caporal m'ordonna de me placer à un autre poste d'observation. Le feu se calma à l'aube, avant de s'arrêter complètement quand le soleil commença à poindre ¹²⁵. »

Récupération des corps. Lorsque c'était possible, les corps des soldats tués étaient récupérés et se voyaient offrir une sépulture individuelle à l'occasion d'une cérémonie. Cela dépendait toutefois de leur nombre et de la situation au front. Les cadavres de ceux qui tombaient dans le no man's land restaient en place jusqu'à ce que le front se déplace, à moins qu'un cessez-le-feu temporaire ne soit conclu entre les deux parties. Le lieu et la date de la photographie sont inconnus (photo : Museum Sønderjylland).

À L'AUBE DU 7 JUIN 1915

Baïonnette pour fusil français Lebel. Récupérée par N. A. Carstensen, d'Abild, sur ce qui fut le champ de bataille de Moulin lors d'une visite sur place en 1925. Carstensen appartenait à la 6^e compagnie de l'*Infanterie-Regiment Nr. 85* et fut gravement blessé à Moulin à l'automne 1915 (Museum Sønderjylland, photo : Martin Bo Nørregård).

Le matin du 7 juin, le soldat de la 1^{re} compagnie Hans Petersen observait le champ de bataille depuis son poste de guet : « un brouillard épais recouvrait le sol ; les curieux profitaient du couvert qu'il offrait et se promenaient devant notre tranchée, sur le terrain jonché de corps. L'on pouvait voir que chaque homme avait été équipé de provisions, d'outils et de grenades, ainsi que d'une paire de lunettes et d'un masque contre les gaz toxiques. On évaluait le nombre de corps gisant juste devant la tranchée à 700 et l'on

entendait dire que l'ennemi avait perdu près de 20 000 hommes ce jour-là : les réservistes de notre 17^e division avaient attaqué depuis les flancs ¹²⁶. »

Ces nombres ne correspondent en rien à la réalité, mais il est habituel de surévaluer les pertes ennemies. Au lever du jour, les Français guettaient eux aussi le champ de bataille et les tranchées conquises où, le jour précédent, les combats avaient fait rage sous un soleil de plomb. Le lieutenant Français Fernand Basty raconte :

« Nous arrivons bientôt dans la première ligne allemande. Figurez-vous un sillon profond, haché, labouré dans tous les sens, où les objets qui furent nécessaires à la vie militaire des défenseurs, pendant huit longs mois, gisent, dispersés par endroits, réunis en tas dans d'autres, au gré des explosions ou de la fantaisies des éboulements : poutres rompues ; planches déchiquetées, plaques et tôles de blindages fondues, tordues ; boucliers percés ; fusées, grenades et cartouches semées partout à profusion ; fusils brisés ; baïonnettes encore rouges de sang ; lambeaux de vêtements effilochés et brûlés...

Et au milieu de toutes ces choses sans nom, de tous ces engins de mort, des corps gisent – noirs déjà – les yeux dilatés par la terreur, les membres figés dans une dernière attitude de prière ou de supplication.

Ici et là, des bras et des jambes épars, des pieds nus, déchaussés par je ne sais quelle main macabre, des casques contenant encore le crâne qu'ils devaient protéger !

Si nous jetons un regard, à l'intérieur des abris, un spectacle des plus terrifiants s'offre à nous.

Dans l'un, incendié par nos obus, des meubles - volés dans les fermes voisines – sont carbonisés ; des cadavres, conservant encore une attitude de sommeil, sont calcinés (...).

Dans un deuxième, où la lutte a été dure, nous trouvons des blessés et des morts : tous ont la poitrine traversée par nos baïonnettes !

Un troisième, nous montre l'horrifiant spectacle de l'étouffement : un éboulement de terre, ayant obstrué l'étroit soupirail de la caverne où ces "braves" se cachaient pendant nos bombardements, a causé la mort de quinze pionniers. Leurs cadavres gisent, étendus dans des contorsions atroces...

Nous fuyons ces lieux maudits, mais la tranchée conquise, implacable, continue son macabre et sinistre enseignement...

Ici des mines ont sauté !

Au milieu de terres fraîchement remuées, des têtes, des jambes, des bras hachés, des équipements déchiquetés et des armes broyées apparaissent !...

Plus loin, nous nous arrêtons, muets d'horreur : un sapeur du 86^e régiment est mort enlisé, enterré jusqu'au cou. Sa tête énorme, boursouflée émerge seule. Ses yeux exorbités et sa langue tuméfiée, hideuse sont déjà la proie des mouches et des vers ! (...)

La vue des poses affreuses et des convulsions dernières des morts, des vols des myriades de diptères, aux casaques vert-doré, qui aspirent un sang déjà visqueux, des flots de larves qui pénètrent les yeux, les oreilles, le nez, la bouche des cadavres, n'est rien encore, comparativement aux odeurs de chairs décomposées ou brûlées, de sang corrompus, mêlées aux relents d'excrément, aux âcretés de la poudre et de la fumée qui, sous ce soleil de plomb, montent... lentement dans la tranchée conquise !

Il faut avoir senti, sur un front de plus d'un kilomètre, les émanations qui s'exhalent de ce charnier humain, pour comprendre ce malaise profond qui s'empare, alors, de vous. Ah ! Qu'elle est atroce et tenace cette odeur de champ de bataille : elle vous pénètre, vous imprègne, vous poursuit, vous empoisonne le corps et l'âme ¹²⁷ ! »

Asmus Christensen Kiel (1893-1915), de Broager, appartenait à la 9^e compagnie. Il tomba le 6 juin 1915 (photo : Museum Sønderjylland).

Les troupes françaises investissaient la tranchée conquise, tandis que les Allemands consolidaient celles qu'ils avaient conservées ou reprises aux mains de l'ennemi. Sur la ligne de front comme à l'arrière, un grand nettoyage était en cours, comme le raconte Karl Klemmensen : « Il fallait désormais sortir des abris les corps de ceux qui avaient trépassé au cours de la nuit. Tout devait être assaini ; il régnait une puanteur épouvantable, puisque nous aspergions de chlorure de chaux. Le jour passa dans le calme, nous n'eûmes que peu de blessés et quelques morts ¹²⁸. »

Au *Genesungsheim*, le régiment fut passé en revue. Bernhard Lansberg décrit : « Là nous vîmes que, du 3^e bataillon, il ne restait qu'un petit groupe d'hommes, peut-être l'équivalent de la moitié d'une compagnie. Le capitaine Kosegarten avait dû passer la journée entre la ligne ennemie et la nôtre, avant qu'il ne puisse être ramené au cours de la nuit ¹²⁹. »

Parmi les survivants se trouvait Marcus Friedrich Petersen, un germanophone de 39 ans, originaire de Bylderup-Bov. Il appartenait à la 4^e compagnie. Chez lui, sa femme et ses cinq enfants l'attendaient ; il avait placé son sort entre les mains de Dieu. Le 8 juin, il écrivit dans une lettre à sa mère : « ...

Tøge Tychsen (1891-1915) de Nejs, près de Gammelgab dans la paroisse de Broager, appartenait à la 3^e compagnie. Il tomba le 6 juin 1915 (photo : Museum Sønderjylland).

nous combattons depuis trois jours, mais j'espère que bientôt, la situation s'améliorera. Nous avons essuyé des pertes sévères, mais que Dieu soit loué, jusqu'à présent Il m'a gardé de tout danger, et nous prions pour que, dans sa miséricorde, Il me protège encore ¹³⁰. » Le 10 juin, dans une lettre destinée à sa femme et ses enfants, il rend compte des pertes de son régiment, selon les rumeurs que l'on y entendait : « Je prie Dieu pour que, dans sa miséricorde, le pire soit maintenant derrière nous ; la relève a été sonnée hier et aujourd'hui pour les 2^e et 3^e bataillons, et j'espère que demain, ce sera notre tour, bien que rien n'ait encore été annoncé. Aujourd'hui, comme hier, il fait relativement calme : seuls les tirs d'artillerie se répondent.

[...] Les 5, 6 et 7 juin furent terribles : des cinq compagnies du 3^e bataillon, il ne doit rester que 113 hommes ; seulement deux dans la 11^e compagnie, et trois dans la 12^e. Presque tous les soldats de la 13^e compagnie sont aussi tombés, ah ! mes amours, prions pour que notre cher Dieu nous amène bientôt des jours meilleurs ¹³¹. » Mais cette prière ne sera pas entendue.

Une partie de la tranchée de première ligne allemande nouvellement conquise. Les corps n'ont pas encore été enlevés. La photo ne permet pas d'identifier de quelle section de la ligne de front il est question (photo : *L'Album de la Guerre*).

LES COMBATS DES JOURS SUIVANTS

Alfred Fritz Pfeifer (1890-1915) de Kær, dans la paroisse d'Ulkebøl, appartenait à la 4^e compagnie. Il tomba à Moulin le 16 juin 1915 (photo : Museum Sønderjylland).

Ni les Allemands ni les Français n'étaient satisfaits de l'issue des combats du jour. Les Allemands avaient perdu du terrain qu'ils entendaient bien reprendre et les Français n'étaient pas satisfaits du résultat de l'offensive ; ils voulaient donc la poursuivre. Dans les jours qui suivirent,

les deux camps se préparèrent à un nouvel assaut, tout en maintenant un feu nourri de part et d'autre du *no man's land*.

Le 14 juin, les Allemands allèrent jusqu'à tenter un assaut. Dans l'après-midi, ils ouvrirent le

Deux soldats allemands regardant par l'entrée d'un abri dans les tranchées de Moulin. Le toit était consolidé de poteaux et de poutres. Cela suffisait pour résister aux canons de campagne, mais pas aux tirs d'artillerie lourde (photo : Cay-Erik Geipel).

feu sur les positions françaises avec pas moins de quarante batteries. En fin d'après-midi, les tirs diminuèrent en intensité avant de reprendre de plus belle à 19 heures. Une demi-heure plus tard, les troupes allemandes attaquaient.

Peu de soldats du 86^e furent impliqués. Ce qu'il restait du 3^e bataillon avait été écarté de la ligne de front, mais deux autres bataillons occupaient encore leurs positions au nord

et au sud de la percée française. Hans Petersen, de la 1^{re} compagnie, était toujours là-bas : « Nos troupes de réserves étaient arrivées ce jour-là ; elles devaient chasser l'ennemi des positions qu'il nous avait prises. Il fut cependant difficile de les reconquérir, et plusieurs assauts durent être lancés ¹³². » Tout se déroulait bien pour les Allemands dans la partie nord, mais on ne pouvait en dire autant pour le sud, où l'on ne parvenait guère à chasser les Français. Ce n'est que le lendemain que le 86^e parvint à reconquérir entièrement la tranchée de soutien, c'est-à-dire la troisième rangée de tranchées allemandes, derrière les deux tranchées de première ligne. Mais les Français n'étaient pas loin, comme l'ajoute Hans Petersen : « Comme nous n'avions repris nos positions que partiellement, nous nous retrouvâmes dans la même tranchée que l'ennemi, juste à côté de lui. Il n'y avait qu'une barricade de sacs de sables entre nous, de sorte que nous n'étions séparés que d'une dizaine de mètres, et nous nous bombardions les uns les autres à l'aide de grenades et d'obus. Nos obus étaient effrayants ; ils pesaient plus de 200 pounds ¹³³. »

Peter Jørgensen, originaire de Harres dans la paroisse de Brede, était l'un des camarades de Hans Petersen dans la 1^{re} compagnie. Les tranchées, écrit-il, « n'étaient rien d'autre que des trous d'obus » après les bombardements. Elles n'offraient pas beaucoup de protection, tandis que les abris pouvaient rapidement se transformer en pièges mortels : « Le soir précédent, le 14, un de mes plus proches camarades se retrouva enterré vivant dans un abri après qu'il se fut effondré ¹³⁴. » Survivre à un bombardement était souvent une question de chance. Après les combats, Nicolai Clausen eut la possibilité d'en apprendre davantage sur les circonstances du décès de son ami Fritz Pfeifer de Kær, près d'Ulkebøl. Un de ses camarades expliqua qu'« ils étaient tous les deux couchés dans un abri, lorsqu'un obus tomba dessus et le fit s'effondrer. Ils coururent chacun de leur côté, et Fritz n'eut le temps de faire que quelques pas avant qu'un autre obus ne tombe et le tue sur le coup ¹³⁵. »

Ce fut au tour des Français de lancer l'assaut le 15 juin.

Tôt dans la matinée, ils utilisèrent l'artillerie lourde pour pilonner les tranchées allemandes. Le front était plus large que celui du 6 juin, car les Français estimaient que les Allemands avaient trop facilement refermé leur percée. Même si l'artillerie causait de sérieux dégâts, les offensives françaises suivantes furent stoppées par les soldats dans les tranchées et par les réservistes appelés en renfort ¹³⁶. Parmi ces derniers se trouvait Thyge Thygesen de Stepping, affecté au *Reserveinfanterie-Regiment Nr. 36*. Il écrit le 16 juin dans son journal : « Marcher dans le boyau était effroyable. Nous étions

Photographie du paysan Thyge Thygesen, originaire de Stepping, pendant ses classes en Allemagne. Appelé au début de l'année 1915, il fut ensuite affecté au *Reserve-Infanterie-Regiment Nr. 36*, qui au mois de juin occupait des positions le long de l'Aisne, à quelque dix kilomètres de Moulin-sous-Touvent. En raison de cette proximité géographique, il fut envoyé au combat à Moulin. Thygesen fut enterré vivant lors de la bataille de la Somme en 1916 mais survécut à la guerre (photo : Archives historiques de la commune d'Haderslev).

épuisés et le boyau était beaucoup trop étroit. Nous arrivâmes dans la tranchée vers 14 heures. De rares abris, en très mauvais état, étaient encore debout. Le boyau aussi était largement détruit. Marius et moi n'avions pas d'abri ; les anciens se les étaient accaparés. À peine pûmes-nous souffler qu'un violent tir d'artillerie nous toucha. En un éclair, Marius et moi creusâmes un petit trou, qui nous permit de nous protéger tant bien que mal ¹³⁷. » C'est là qu'ils s'abritèrent pendant le bombardement.

Hans Petersen se trouvait dans un véritable abri non loin de là : « Il y avait bien trois mètres de terre au-dessus de nos têtes, solidement soutenue à l'intérieur par d'épais troncs d'arbres. L'abri était si spacieux que nous pouvions nous y tenir debout. [...] Pendant le bombardement de la matinée, alors que nous étions 19 hommes dans l'abri, un gros obus en toucha le coin et fissura tous les murs, qui menacèrent de s'écrouler. [...] De temps en temps, on regardait le coin abîmé et, à chaque fois, on avait l'impression que la fissure s'agrandissait. Lorsqu'un obus éclatait aux alentours, l'abri tremblait et de la terre tombait du plafond. Deux hommes tenaient tout le temps une bêche de campagne en main au cas où le pire devait se produire ¹³⁸. »

Le bombardement finit par cesser. Thyge Thygensen continue : « La canonnade dura jusqu'aux environs de 7 heures (bon nombre de nos camarades périrent). Le bruit courut ensuite que les Noirs arrivaient ; tout le monde sortit dans la tranchée et tira sans retenue, mais personne ne vint. Nous y restâmes pendant plusieurs heures, avant de chercher refuge dans le boyau ; il était

en meilleur état. La tranchée offrait un spectacle épouvantable. Nous marchions sur nos propres morts ¹³⁹. »

Parmi les soldats morts le 15 juin 1915 se trouvait Marcus Friedrich Petersen de Bylderup-Bov, âgé de 39 ans. Il s'en était remis à Dieu mais, à Moulin, la foi ne suffisait pas. Il fut lui aussi tué par un obus ¹⁴⁰.

Marcus Friedrich Petersen (1876-1915) appartenait à la 4^e compagnie. Malgré ses espoirs et ses prières, sa compagnie ne fut pas relevée. Il tomba le 15 juin 1915, laissant derrière lui sa femme et ses cinq enfants (photo : Museum Sønderjylland).

Les Français ne venaient toujours pas, nous dit Thygesen. « Ce fut relativement calme jusqu'à 14 h 30, puis une canonnade plus violente commença. Les heures qui suivirent furent horribles. À 16 h 30, les Français arrivèrent ; nous fûmes appelés dans la tranchée, mais tout le monde commença alors à prendre

la fuite. Ils disaient que la tranchée avait été prise, et nous dûmes suivre le mouvement. Nous nous précipitâmes dans le repli du terrain pour former une chaîne de tirailleurs dans la pente. » Mais la tranchée n'était pas prise – pas encore. « Cela ne dura pas longtemps, il nous fallut bientôt tous remonter. Nous aurions évidemment dû rester là-bas. Pour l'instant, l'attaque avait été repoussée. Les Français étaient vraiment arrivés dans la tranchée, à une cinquantaine de

Hans Christensen (1893-1915) était originaire de Skodsbøl, dans la paroisse de Broager. Employé à la Sønderborg Bank, il effectuait son service militaire volontaire d'un an quand la guerre éclata. Il servait dans la 11^e compagnie, où il avait le grade de *Vizefeldwebel* (un grade de sous-officier). Il tomba le 6 juin 1915 (photo : Museum Sønderjylland).

mètres, mais ils se prirent une pluie de grenades. Pas un n'en réchappa sain et sauf. En tout, nous fîmes quatre prisonniers, tous blessés. On nous remit à notre poste, on attendait encore une attaque. Peut-être que nos fusils les tenaient à l'écart, ils ne vinrent pas. » Les Français n'avaient plus assez de forces pour poursuivre l'attaque. « La tranchée était complètement détruite, presque aplanie, remplie de cadavres jusqu'à ras bord. Je me rendis là où s'étaient tenus les Français ; nos grenades les avaient décimés. Les

malheureux encore vivants qui gisaient dans la tranchée furent abattus ; ce n'était pas honorable de la part des Allemands. À 19 h 30 enfin, la relève arriva. On était complètement épuisés. Ça avait été une journée horrible, les heures avaient duré une éternité ¹⁴¹. »

Hans Petersen, lui, n'eut pas la chance d'être relevé. Au contraire, il dut passer la nuit dans son abri en piteux état, alors que les obus pleuvaient sur sa position. Il lui était impossible de se calmer, ses pensées revenaient sans cesse à ses défunts compagnons, parmi lesquels des

camarades d'école de son village natal de Skodsbøl, Hans Christensen et les frères Andreas et Otto Schwarz, tous tombés le 6 juin. Mais il fut interrompu dans ses pensées : « Un énorme obus explosa dans un fracas terrifiant à l'entrée de mon abri. Ma bouche s'ouvrit sous l'effet de l'effroyable onde de choc qui s'ensuivit, sans que je réussisse pour autant à respirer. Un nuage de soufre gris jaunâtre s'engouffra en tourbillonnant, un morceau de poutre fut projeté par-dessus mes jambes, et je fus englouti jusqu'au ventre par la masse de terre qui tomba du plafond. Tout se passa à une vitesse incroyable. Je restai immobile, comme paralysé, allongé sur le dos – par plus de trois mètres sous terre, et tout à fait seul. Ma première pensée était pour ma mère. Ah, ma chère mère, ne nous reverrons-nous jamais ? » Hans Petersen réussit à se calmer et à s'exhumer par ses propres moyens. Le bombardement français était à son paroxysme. « À demi-inconscient, je titubais dans les ruines de la tranchée sans prêter attention aux obus qui explosaient tout autour de moi. Le premier abri encore entier que je rencontrai fut celui des hommes de la section de mitrailleuses. J'eus à peine le temps de rentrer avant de m'écrouler tout à coup. Mon visage était blême comme celui d'un cadavre, j'étais glacé et mes membres tremblaient comme sous l'effet de convulsions. Un sous-officier partagea un peu du café froid de son bidon ; en plus de moi, il y avait une dizaine ou une douzaine d'hommes ici. On ne parlait pas beaucoup, à peine l'un ou l'autre disait-il que les Français arriveraient bientôt. Nous sentions tous qu'ils attaqueraient aujourd'hui ¹⁴². »

Leur pressentiment se vérifia. À 7 h 30 le bombardement s'arrêta, et les troupes françaises lancèrent l'assaut. Des soldats allemands furent faits prisonniers dans leur abri. Peter Jørgensen, de Harres dans la paroisse de Brede, raconte ainsi : « Dès que nous eûmes compris que tout cela se conclurait par un assaut sur notre position, je remontai à la surface pour avoir un aperçu de la situation. J'étais à peine sorti qu'un obus français explosa juste devant moi. Un éclat m'entailla la partie gauche du cou et trancha un tendon. Mes camarades pansaient ma plaie dans l'abri, quand une grenade française tomba au milieu de notre groupe. Tout le monde se précipita à l'extérieur pour ne pas suffoquer à cause du gaz. Des soldats français nous accueillirent à l'extérieur au son de "Allez, allez", et nous firent comprendre avec leurs baïonnettes que nous devons rejoindre leurs lignes. En traversant le double tir de barrage, j'eus le temps d'être blessé à l'épaule gauche par un éclat de shrapnel, qui ne fut jamais retiré et finit par migrer vers ma hanche. Finalement, une fois la tranchée française atteinte, je fus touché par une explosion sur tout le côté gauche. Mes camarades me relevèrent et on me conduisit à un poste de secours français [...] ¹⁴³. »

Dans un autre abri, Hans Petersen et ses camarades attendaient de voir ce que serait leur sort.

Andreas Hansen Schwarz (1888-1915)
de Skodsbøl, dans la paroisse de
Broager, appartenait à la 3^e
compagnie. En 1914, alors jeune
marié, il partit pour le front, laissant
derrière lui sa femme et son enfant. Il
tomba à Moulin le même jour que son
frère, Otto Theobald, le 6 juin 1915
(photo : Museum Sønderjylland).

Leurs armes avaient été ensevelies sous une masse de terre ; ils étaient sans défense. Lorenz Peter Jørgensen, originaire de Skovby dans la paroisse de Vedsted, arriva soudainement dans l'abri, « l'horreur peinte sur son visage, et s'écria, terrifié : "Ils arrivent, ils arrivent !" La dernière syllabe encore au bout des lèvres, il s'effondra dans l'escalier, touché à l'arrière de la tête par une balle de fusil qui ressortit par son

front. Une salve de tirs en provenance de cinq ou six fusils retentit dans l'abri sans nous toucher [...]. Nous n'avions plus d'armes et prîmes donc rapidement le parti d'implorer leur pardon. L'ennemi nous cria simplement de sortir. Le premier à s'exécuter reçut une balle dans la

Otto Theobald Schwarz (1894-1914)
de Skodsbøl, dans la paroisse de
Broager, appartenait à la 9^e compagnie.
Sur le mémorial de Broager sont
gravés les noms d'Otto et de son frère,
Andreas Hansen Schwarz, morts tous
les deux le même jour à Moulin
(photo : Museum Sønderjylland).

cuisse. » Les autres soldats eurent plus de chance, du moins dans un premier temps. Ils furent conduits au travers du tir de barrage allemand, jusqu'aux lignes adverses. Dans les tranchées françaises, la confusion régnait : des soldats ouvrirent le feu sur les prisonniers et deux Sud Jutlandais perdirent la vie, tandis que les autres se firent passer à tabac par leurs

ennemis enragés. Hans Petersen survécut de justesse et passa le reste de la guerre en captivité ¹⁴⁴. Parmi les autres soldats qui durent risquer leur vie à travers le *no man's land* jusqu'aux lignes ennemies ce jour-là se trouvait Hans Christian Lydiksen de la 1^{re} compagnie. Lui et quelques camarades ramenèrent jusqu'à leurs tranchées des soldats français blessés – ce qui était un bon moyen de se prémunir contre toute exécution sommaire ¹⁴⁵.

Nous disposons de témoignages de quelques autres Sud Jutlandais qui furent capturés par les Français ce même jour : Johan Nissen, un soldat de la 4^e compagnie originaire de Slingsten, près de Felsted, raconte : « Nous étions 6 hommes assis dans un abri, que les Français ne découvrirent que longtemps après l'attaque. Nous étions alors prêts à être fait prisonniers. Nous sortîmes tous les six indemnes du tir de barrage [...]. » Ces six soldats étaient Christen Wrang, originaire de Stolbro près d'Egen (4^e compagnie), Andresen, Chr. Lorenzen et J. Refshauge, de Fjelstrup (4^e compagnie) ainsi que le susmentionné Hans Christian Lydiksen ¹⁴⁶. Hans Fromm, de Grarupgård à Haderslev Næs (5^e compagnie), qui avait été blessé au pied gauche et au front, fut également capturé ¹⁴⁷.

L'assaut français ne fut pas couronné de succès. Il ne permit de conquérir qu'une partie de tranchée, et aucune percée ne fut réalisée. Les Allemands étaient préparés ; ils avaient suffisamment d'artillerie et d'hommes pour arrêter les Français ¹⁴⁸.

Les pertes étaient toutefois importantes. Karl Klemmensen écrit : « Le soir, notre bataillon reçut l'ordre de se retirer et de rejoindre la brigade à l'arrière du front. Les survivants furent rassemblés au petit matin. Il s'avéra que l'ennemi nous avait bien bombardés : sur un millier d'hommes au début, il n'en restait plus qu'une grosse centaine. On nous renvoya vers l'arrière, dans un village à une vingtaine de kilomètres du front, où nous restâmes trois semaines ¹⁴⁹. »

Nicolai Clausen, originaire d'Elstrup, fait lui aussi état des combats dans une lettre à ses parents

Nicolai Clausen et les camarades de son escouade de la 5^e compagnie. La photo date d'avril 1915. Avant les combats, la compagnie comptait environ 200 hommes. À peine 80 d'entre eux en réchappèrent, et la situation était bien pire ailleurs (photo : Museum Sønderjylland).

datant du 19 juin 1915 : « Chers parents ! Je veux vous dire que je vais bien après douze jours de combats acharnés. Nous sommes désormais loin du front, où nous attendons que notre unité soit recomposée. Beaucoup d'entre nous sont morts, nous ne sommes plus qu'environ 80 dans notre

compagnie. Les hommes des 1^{er} et 3^e bataillons sont presque tous tombés. » La compagnie comptait environ 200 hommes avant les combats. « Oui, chers parents, c'est tragique, mais nous devons remercier Dieu d'avoir empêché les Français de traverser nos lignes, sinon la situation aurait été bien pire. Au contraire, leurs pertes sont trois à quatre fois plus importantes que les nôtres et nous avons capturé 500 hommes. »

Nicolai Clausen conclut : « Oui, bon nombre de nos camarades d'Als ont perdu la vie mais

Soldats français prisonniers et leurs gardiens allemands. On ne trouve à l'arrière de la photographie que la date du 16 juin 1915 sans indication de lieu, mais il est probable qu'il s'agisse de soldats capturés pendant la dernière tentative de percée française à Moulin-sous-Touvent. La plupart des prisonniers faisaient partie des régiments de ligne classiques, mais on peut voir à l'extrême gauche un soldat colonial portant la chéchia (photo : Dan Obling).

l'ennemi s'est calmé, les combats sont finis et nous avons reconquis nos tranchées ¹⁵⁰. »

COMBIEN DE MORTS, BLESSÉS ET DISPARUS ?

Les combats se calmaient enfin. Les Français abandonnaient toute tentative de rompre les lignes allemandes. Les Allemands n'essayaient plus de reprendre du terrain et se contentaient d'établir de nouvelles positions à quelques centaines de mètres à l'est des anciennes. En onze jours de combat, les Français perdirent 7 834 hommes, dont 5 093 les 15 et 16 juin ¹⁵¹. On ne dispose pas de chiffres précis du côté allemand, mais la 18^e division d'infanterie, à laquelle appartenait le *Füsilier-Regiment Nr. 86*, avait recensé 1 763 morts, blessés, disparus et prisonniers pendant les deux premiers jours de la bataille ¹⁵².

Le 86^e régiment fut sans aucun doute le plus durement touché, mais il n'existe aucun chiffre propre aux deux premiers jours. On sait seulement que 1 635 hommes furent perdus pendant les onze jours de combat, soit plus de la moitié des forces du régiment. Parmi ces pertes, on recensa 223 soldats morts, 569 blessés et 843 portés disparus. Une partie des soldats disparus avait été capturés ; l'historique régimentaire allemand renvoie à des sources françaises mal identifiées pour avancer le chiffre de 250 prisonniers ¹⁵³. L'historique officiel de la Grande guerre par la France estime à 400 le nombre de prisonniers, un chiffre probablement plus réaliste que celui des Allemands ¹⁵⁴. Cela laisse toujours près de 450 hommes du 86^e régiment portés disparus, ce qui signifie que le nombre de morts du régiment doit être ajusté à environ 670 hommes au cours des onze jours de combat. La plupart d'entre eux sont probablement tombés le 6 juin. Ce jour-là, les pertes sud jutlandaises du régiment s'élevèrent, comme déjà mentionné en début d'ouvrage, à au moins 105 hommes, tandis qu'au moins 50 hommes perdirent la vie entre le 6 et le 16 juin.

Nécrologie de Jens Laugaard Jensen Petersen (1893-1915), originaire de Gallehus dans la paroisse de Møgeltønder. Soldat de la 8^e compagnie, il tomba le 11 juin 1915 à Moulin (photo : Zeppelin- og Garnisonmuseum de Tønder).

Cette tendance se retrouve, et est même amplifiée, pour la seule 12^e compagnie du 86^e régiment, l'unique compagnie pour laquelle la liste des soldats et sous-officiers la composant a pu être conservée. Il en ressort qu'au matin du 6 juin, elle comptait, outre les officiers, 216 hommes (dont 35 étaient nés et/ou domiciliés dans le Jutland du Sud) ; à la fin de la journée, 42 étaient revenus (dont 4 Sud-Jutlandais). Parmi les autres soldats de la 12^e compagnie, 7 étaient comptabilisés comme blessés (dont 3 Sud-Jutlandais), tandis que 165 étaient considérés comme perdus (dont 27 Sud-Jutlandais). Au cours de la guerre, la compagnie fut informée de ce que 72 d'entre eux avaient été faits prisonniers par les Français (9 Sud-Jutlandais), 13 étaient morts (2 Sud-Jutlandais), tandis que les 80 restants étaient considérés comme perdus (16 Sud-Jutlandais). Comme les soldats perdus peuvent être comptés comme morts, ce sont en tout 93 hommes qui perdirent la vie (dont 18 Sud-Jutlandais), soit près de la moitié de effectifs de la compagnie.

C'est un nombre de victimes très important. En comparaison, le nombre de pertes le plus élevé connu par une compagnie de l'*Infanterie-Regiment Nr.75* en une journée était de 55 hommes (8^e compagnie, le 20 septembre 1914). Pour l'*Infanterie-Regiment Nr. 163*, il était de 42 (6^e compagnie, le 12 janvier 1915), et de 48 pour le *Grenadier-Regiment Nr.89* (5^e compagnie, le 21 décembre 1914). Il n'est pas certain que les chiffres des 75^e et 163^e régiments incluent aussi les disparus, mais cela est probable ; c'est bien le cas pour le 89^e ¹⁵⁵.

Le nombre de pertes est également incroyablement élevé pour une seule journée de combats, mais il faut aussi prendre en compte le fait que la compagnie fut l'une des plus durement touchées le 6 juin. Elle appartenait au 3^e bataillon et faisait donc partie des compagnies capturées dans les tranchées à l'issue du bombardement initial ce même matin. Compte tenu de ses pertes, la compagnie fut retirée du front dès le soir du 6 juin et n'enregistra donc que peu de morts entre le 7 et le 16 ¹⁵⁶.

Histogramme des pertes sud-jutlandaises jour par jour, du mois d'août 1914 au mois de décembre 1918. La journée du 6 juin 1915 se distingue clairement de toutes les autres au cours de ces quatre années. Ni les combats sanglants de la Somme et de Verdun en 1916, ni la dernière grande offensive allemande en mars 1918 n'ont coûté autant de vies sud-jutlandaises en une seule journée, bien que ces batailles aient été plus meurtrières dans l'ensemble (Diagramme : Martin Bo Nørregård).

L'assaut français à Moulin-sous-Touvent le 6 juin 1915 est quasiment anecdotique dans l'histoire de la Première Guerre mondiale. Il fut planifié comme une manœuvre de diversion très limitée, quoique violente, afin de troubler les Allemands et d'immobiliser leurs troupes autant que possible, de sorte qu'elles ne puissent pas être envoyées pour contrer la véritable opération, la reprise de l'offensive de l'Artois en juin. Plusieurs raisons peuvent être avancées pour expliquer le déroulé tragique des événements lors du Jour noir.

Christian Hansen, de Mommark (1894-1915), appartenait à la 4^e compagnie. Il tomba le 6 juin 1915 (photo : Museum Sønderjylland).

Hans Frederik Matthias Hassel (1892-1915) de Blæsborg, dans la paroisse de Ketting, était un sous-officier de la 11^e compagnie. Il tomba le 13 juin 1915 (Photo : Museum Sønderjylland).

Monument à la mémoire des soldats de la 3^e compagnie du *Füsilier-Regiment Nr.86* tombés au combat (photo : Dan Obling).

En premier lieu, c'est la violence des tirs d'artillerie français qui prit les Allemands complètement par surprise. Contrairement aux attentes de toutes les parties prenantes à la guerre, il s'avéra dès la phase initiale du conflit que la défense l'emportait sur l'attaque. Sur le front de l'Ouest, la guerre se transforma alors en une guerre de positions. Une course aux innovations tactiques et technologiques fut enclenchée afin de briser ce marasme ; pendant les premières années de la guerre, elle se traduisit notamment par un usage accru de l'artillerie. L'offensive alliée de l'Artois en mai 1915 vit pour la première fois la mise en œuvre d'un tir d'artillerie de telle intensité qu'il put être qualifié de *Trommelfeuer*, et ce fut ce même *Trommelfeuer* que subit le 86^e pour la première fois à Moulin-sous-Touvent.

L'accroissement du nombre de pièces d'artillerie conduisit à un développement du système de tranchées, de sorte qu'elles en vinrent à être constituées de trois lignes au minimum, contenant deux tranchées chacune, voire davantage. Dans le même temps, les abris furent creusés plus profondément et pourvus d'au moins deux

sorties. Mais la défense allemande à Moulin n'était pas encore aussi élaborée, ce qui contribua à aggraver ses pertes et à affaiblir sa capacité de résistance. Elle s'en retrouva d'autant plus affaiblie, ce qui accrut encore le nombre de morts et de prisonniers par la suite.

Le nombre effroyablement élevé de pertes allemandes est surtout le résultat de circonstances malheureuses : les Français firent feu juste au moment où se faisait la relève entre les compagnies positionnées dans la tranchée la plus avancée de la ligne de front. En un clin d'œil, un bataillon entier fut presque réduit à néant. Pourtant, les Allemands furent en mesure de

contenir l'offensive, bien que la situation parût un temps sur le point de basculer. Les Français attribuèrent cet échec à la trop petite zone d'assaut. Ce constat fit réfléchir dans les deux camps, et au cours des années suivantes, des assauts toujours plus importants furent menés avec toujours plus d'artillerie lourde. Néanmoins, ces assauts n'aboutirent jamais en une percée significative, du moins pas sur le front de l'Ouest, où l'efficacité des infrastructures permettait d'envoyer des renforts rapidement sur le champ de bataille. Le résultat final était, au mieux, la conquête d'un territoire relativement restreint, mais toujours au prix de nombreux morts et blessés.

Niels Jensen (1894-1915), originaire de Stevning dans la paroisse de Svenstrup, appartenait à la 11^e compagnie. Il tomba le 13 juin 1915 (Photo : Museum Sønderjylland).

Inhumation d'un soldat inconnu, probablement dans le cimetière militaire allemand du ravin du Martinet (photo : Jørgen Bendorff).

Si le Jour noir à Moulin fut particulièrement sombre dans le Sud du Jutland, c'est surtout à cause du nombre important de soldats originaires de la région dans le *Füsilier-Regiment* « *Königin* » Nr. 86.

L'APRÈS

L'importance des pertes subies par le régiment nourrit des soupçons de trahison de la part d'un ou plusieurs des nombreux soldats danophones. La rumeur courait qu'un soldat avait dû indiquer aux Français qu'il leur serait avantageux d'attaquer au nord de Moulin-sous-Touvent. Selon toute vraisemblance, cette rumeur avait trouvé son origine dans la déclaration d'un soldat allemand, capturé à Moulin le 16 juin 1915 avant de faire l'objet d'un échange de prisonniers. Il expliqua avoir vu lors de sa capture certains de ses camarades sud-jutlandais arracher les cocardes de leurs couvre-chefs et acclamer les Français. L'affaire fit l'objet d'une enquête, alors même que la guerre battait son plein. Toutefois, l'enquête ne permit pas de conclure qu'il ait pu y avoir trahison¹⁵⁷. Il n'est certes pas impensable que, lors de leur capture, des soldats danophones du Jutland du Sud aient cherché

Barbier à la tâche dans une pièce du camp de prisonniers d'Aurillac. En 1915, un camp de prisonnier spécialement destiné aux danophones du Sud du Jutland fut établi par les Français à l'initiative de Paul Verrier, un professeur à la Sorbonne que la question sud-jutlandaise préoccupait grandement (photo : Museum Sønderjylland).

à convaincre les Français qu'ils n'étaient pas allemands et que leur situation se rapprochait de celle des habitants de l'Alsace-Lorraine. Tout au long de la guerre, il s'est trouvé de très nombreux cas de soldats sud-jutlandais jouant sur leur identité danoise ¹⁵⁸. Par ailleurs, les Français étaient parfaitement au courant de la présence de soldats danophones du Schleswig au sein de l'armée allemande ; ils firent même construire un camp de prisonniers spécialement pour eux, à Aurillac dans le Sud de la France, où les conditions de détention étaient particulièrement bonnes. Le camp reçut son premier prisonnier juste au début du mois de mai 1915 ¹⁵⁹. Néanmoins, les Français ne firent guère preuve de pitié envers Hans Petersen et ses camarades, lorsqu'ils furent capturés le 16 juin 1915 : on leur cracha dessus, on les dépouilla, on les roua de coups, les poignarda et même, pour certains, on les abattit. Il n'est donc pas surprenant que les Sud-Jutlandais eussent cherché à se distancer, par des gestes et des signes, de la nationalité allemande qu'indiquait leur uniforme. Hans Petersen raconte également que les soldats des troupes coloniales françaises prenaient les couvre-chefs des captifs et arrachaient les cocardes et les épaulettes de leurs uniformes ¹⁶⁰. Il finit par être envoyé au camp de prisonniers d'Aurillac, surnommé par ses camarades allemands « le camp des traîtres ¹⁶¹ ». C'est vraisemblablement de ces circonstances que naquirent les rumeurs.

En 1921, la presse danoise fut secouée par une polémique relative au déserteur et espion sud-jutlandais Oluf Wolf. On remit de nouveau en question la loyauté des soldats danophones. Immédiatement, une partie de la presse allemande relaya ces accusations ¹⁶². Cependant, comme le compte-rendu du lieu de l'offensive d'avril 1915 par le général Dubois l'explique clairement, les Français n'avaient pas du tout pris en compte la nature des positions allemandes pour choisir le lieu de l'offensive. Le commandant Volsz, officier de l'état-major de la 18^e division d'infanterie, démentit fermement les rumeurs déjà en octobre 1921. Vu qu'il avait personnellement rédigé le compte-rendu militaire des combats pour le côté allemand, son témoignage était précieux : « Puisque l'argument principal avancé pour affirmer qu'il y eut trahison semble être "l'heureux élément de surprise", il doit être fait remarquer que les soldats concernés ne furent surpris ni par l'assaut en lui-même, ni par le lieu où il se produisit, mais seulement par sa nature et sa mise en œuvre. Les troupes déployées à Moulin-sous-Touvent vécurent pour la première fois l'effet d'un tir d'artillerie résumé à une petite ligne de front, un procédé récent baptisé *Trommelfeuer*. En ce sens, la surprise était totale mais on ne peut la qualifier que de tactique. Le fait que les ennemis, protégés par leurs propres tirs d'artillerie, aient rampé pour arriver à proximité des positions du 86^e régiment était une surprise tactique supplémentaire. Ainsi, ils purent descendre rapidement dans les tranchées après que le tir

d'artillerie eut reculé jusqu'au terrain situé derrière le lieu de l'offensive. Il n'y eut aucun élément de surprise qui ne relevât pas du domaine purement militaire. Le 3 juin, l'activité ennemie devant le lieu de l'assaut s'était déjà intensifiée et, à partir du 5 juin, la division s'attendait incontestablement à une offensive et fit avancer ses quelques réservistes le soir même. L'offensive fut lancée dans la matinée du 6 juin. »

Volsz estimait également que le lieu de l'offensive n'était pas surprenant : « C'était un lieu tristement célèbre ; notre saillant le plus menaçant pour Paris, situé juste à l'endroit où notre ligne de front, qui s'étendait vers l'ouest, prenait un virage abrupt vers le nord. Cette partie, où se trouvait le 86^e régiment, fut choisie par l'ennemi pour essayer son offensive qu'il voulait mener cette fois à l'aide d'intenses tirs préparatoires d'artillerie menés de façon concentrique. Cet endroit convenait particulièrement car on pouvait attaquer en même temps du sud et de l'ouest ¹⁶³. »

Un dortoir du camp de prisonniers à Aurillac. Plus de 500 Sud-Jutlandais étaient captifs de ce camp particulier, qui avait été mis en place spécialement pour eux (photo : Museum Sønderjylland).

Cependant, même quand Wilhelm Jürgensen rédigea au milieu des années vingt l'historique régimentaire du 86^e, il ne rejeta pas totalement l'idée qu'il eût pu y avoir des espions sud-jutlandais ¹⁶⁴. Rien ne prouvait toutefois que les Français eussent été en possession de renseignements sur les positions allemandes obtenus autrement que par la photographie aérienne ou le travail habituel des patrouilles. À l'occasion du 21^e anniversaire de la bataille en juin 1936, on put lire dans une série de chroniques publiées dans le *Nordschleswigsche Zeitung*, un journal de la minorité germanophone du Sud du Jutland, deux témoignages de poids : ceux du capitaine (plus tard commandant) Karl Kosegarten, chef de l'époque du 3^e bataillon, et de Bernhard Lansberg, sous-officier de la 11^e compagnie. Ils démentirent à nouveau fermement les accusations d'espionnage ou de trahison : « Ces accusations ne furent jamais prouvées et ne le seront jamais ! », affirma Kosegarten. Il souligna au contraire la bravoure incomparable des soldats du Schleswig du Nord jusqu'à leur dernier souffle ! Bernhard Lansberg réfuta aussi fermement les accusations de trahison. Tous les deux s'opposèrent au qualificatif de « jour noir » parce qu'il évoquait une défaite allemande. Ce n'était pas le cas, selon eux, vu que le régiment avait quand même réussi à empêcher une percée française ¹⁶⁵ !

Le capitaine Karl Kosegarten partageait la responsabilité de la catastrophe parce qu'en tant que chef de bataillon, il prit la décision funeste d'effectuer la relève. C'est pourquoi il

aurait pu avoir un certain intérêt à attiser l'idée d'un complot pour atténuer son implication dans le désastre, mais il ne le fit pas.

LE SOUVENIR DE MOULIN

Le monument aux morts du Parc commémoratif de Marselisborg (*Marselisborg Mindepark*), à Aarhus, contient les noms de 4200 danophones tombés pendant la guerre. L'un d'entre eux est Christen Petersen, de Egen, mort le 6 juin 1915 à Moulin (photo : Jens Virring Sørensen).

La bataille de Quennevières est aujourd'hui largement oubliée. Il n'y a que sur les monuments des cimetières sud-jutlandais et du Parc commémoratif (*Mindeparken*) d'Aarhus que le lieu réapparaît fréquemment, perdu au milieu d'autres toponymes. On se rappelle Verdun, la Somme ou Ypres, mais les autres noms s'effacent dans le récit collectif des innombrables batailles inutiles du front de l'Ouest, où des millions d'hommes payèrent de leur vie la conquête de quelques centaines de mètres de terrain – dans le meilleur des

cas, et parfois pour rien du tout.

Les poètes sud-jutlandais qui ont raconté la perte d'un fils, d'un époux, d'un frère ou d'un père l'ont généralement fait sans indication précise de lieu. Un poème de Christian Petersen Seeberg (1893-1937, père de l'écrivain et conservateur de musée Peter Seeberg) de Skrydstrup, près de Vojens, est une exception à ce titre. Christian Seeberg avait lui-même servi pendant la guerre comme lieutenant de réserve, à partir de 1917 ¹⁶⁶.

Le poème évoque directement Moulin-sous-Touvent, bien que le nom de la ville soit orthographié selon la phonologie sud-jutlandaise : le Jutland du Sud a en effet une longue tradition de poèmes en dialecte local. Le poème se présente ainsi :

<i>Mulæng su Tuvang</i>	<i>Moulin-sous-Touvent</i>
<i>A haj så møj en dejle dreng han vår så ung, så ung men alle blæw æ arbejd' tung no hwill han i så kold en seng en stej ved Mulæng su Tuvang.</i>	<i>J'avais un fils si beau Il était si jeune, si jeune Mais jamais ne rechignait à la tâche Il repose maintenant dans un lit si froid En un lieu près de Moulin-sous-Touvent</i>
<i>Han var den jennest te a haj for tille enk a blæw de vår en kammerat, dæ skræw te Kresten han vår no begraj en stej ved Mulæng su Tuvang.</i>	<i>Il était tout ce qui me restait Moi qui suis devenue veuve si tôt C'est un camarade qui a écrit Que Kresten maintenant était enterré En un lieu près de Moulin-sous-Touvent</i>
<i>No sirre a å tænke tit: Hvordan mon de haj venn, hven han vår kommen hjem igjen i stej for te æ dø han lidt en stej ved Mulæng su Tuvang</i>	<i>Souvent maintenant je me demande Comment seraient les choses S'il était rentré à la maison Et n'avait pas rencontré la mort En un lieu près de Moulin-sous-Touvent</i>
<i>A knorret, law min dreng di taw men a ha lær å tii men kund a læg mæ ved hans sii a ønsket kuns å få min grav en stej ved Mulæng su Tuvang ¹⁶⁷</i>	<i>J'étais furieuse que les Prussiens l'emmènent Mais j'ai appris à me taire Si seulement je pouvais me coucher à ses côtés Je ne souhaiterais qu'être enterrée En un lieu près de Moulin-sous-Touvent</i>

Le poème, probablement écrit dans les années 1920, résonne avec les récits sud-jutlandais de la participation à la Première Guerre mondiale. Le narrateur du poème est une mère, qui a perdu son fils. Il est enterré à Moulin-sous-Touvent. Les deux thèmes centraux du poème sont la perte d'un fils, et la conscience de ce que le service militaire au sein de l'armée allemande était un devoir que tout Sud-Jutlandais se devait d'accomplir, même à contrecœur, pour conserver le droit de vivre son identité danoise dans sa région natale.

Christen Petersen (1892-1915), originaire d'Egen, tomba le 6 juin 1915. On ne sait pas s'il est le « Kresten » du poème (photo : Museum Sønderjylland).

Qui est ce Kresten dont parle le poème ? On pourrait penser qu'il s'agit de Christen, le frère de

Christian Petersen Seeberg (1893-1937) de Skrydstrup, près de Vojens (couché au premier plan, à droite), a écrit le poème sur la mort de Kresten à « Mulæng su Tuvang ». Lui-même a accompli son service militaire au sein de la 9^e compagnie de l'*Infanterie-Regiment Nr. 362*. Il fut gravement blessé à Festubert, en France, en avril 1918 (photo : Archives historiques locales de la région de Vojens).

Christian, mais c'est la maladie qui l'emporta alors qu'il était soigné à l'hôpital militaire de Ratzeburg¹⁶⁸. Le 6 juin 1915 tombait Christian Nicolaisen Meyer, âgé de 22 ans. Tout comme Christian Seeberg, il était enseignant et originaire de Skrydstrup, bien qu'il professât à Rørkær, près de Tønder. Il appartenait à la 9^e compagnie du *Füsilier-Regiment Nr. 86*, et semble être un potentiel candidat, même s'il s'appelle Christian et non pas Kresten¹⁶⁹. Toutefois, au moins deux soldats sud-jutlandais du nom de Kresten/Christen moururent à

Moulin-sous-Touvent. Le premier est Kresten Andersen Boesen, un fermier de 37 ans originaire de Rejsby. Il fut abattu le matin du 9 décembre 1914, alors qu'il se trouvait dans le poste d'observation de la tranchée¹⁷⁰. Il est toutefois improbable qu'il soit le sujet du poème. La description correspond mieux au profil de Christen Petersen, de la paroisse d'Egen, sur l'île d'Als. Il appartenait à la 10^e compagnie du *Füsilier-Regiment Nr. 86*, une de celles qui, à l'aube, devaient procéder à la relève en première ligne et tombèrent sous le feu de l'artillerie française. Christen Petersen fut déclaré disparu le 6 juin 1915. Il avait 23 ans¹⁷¹. Néanmoins son père vécut jusqu'en 1926, ce qui ferait du veuvage prématuré de sa mère une forme de licence poétique.

Il n'existe aujourd'hui aucune certitude quant à l'éventualité que le poème ait pu concerner une femme endeuillée précise, ou s'il s'agit, de manière plus générale, d'un poème au sujet d'une mère faisant le deuil de son seul fils, dont ce lieu en France où tant de Sud-Jutlandais laissèrent la vie est une allégorie.

REVUE DES SOURCES ET TRAVAUX PRÉALABLES

Cet ouvrage est le premier document originellement publié en danois à offrir un vaste compte-rendu des événements du Jour noir à Moulin-sous-Touvent. Dans son ouvrage pionnier *Danskere på Vestfronten 1914-1918* [« Des Danois sur le front de l'Ouest », non traduit (N.D.T.)], récompensé par plusieurs prix à la suite de sa parution en 2009, Claus Bundgård Christensen livrait déjà une brève description de la bataille et de ses conséquences ; les autres textes publiés en danois traitant de cet épisode se limitent aux mémoires et correspondances de guerre. Concernant les publications francophones en revanche, Rémi Hébert a livré en 2005,

pour le 90^e anniversaire de la bataille, une importante analyse de celle-ci rédigée du point de vue français : *La première de Nivelle*.

Les combats sont également mentionnés dans des publications militaires françaises et allemandes de l'entre-deux guerres. *Der Weltkrieg 1914 bis 1918*, l'ouvrage allemand officiel sur l'histoire de la Première Guerre mondiale, ne leur dédie que quelques lignes, tandis que son équivalent français, *Les Armées françaises dans la Grande Guerre*, en plus de décrire les préparatifs et le déroulé des événements, reproduit un grand nombre de sources françaises pertinentes. C'est pourquoi cet ouvrage n'a pas exploité les archives militaires françaises, par ailleurs largement conservées. En revanche, il ne reste pas grand-chose des archives militaires prussiennes de la Première Guerre mondiale, à la suite de la destruction de la plupart d'entre elles lors du bombardement du *Reichsarchiv* à la fin de la Seconde guerre mondiale. Un seul document survécut miraculeusement, le registre d'enrôlement (*Kriegsstammrolle*) de la 12^e compagnie du 3^e bataillon. Il est conservé aux Archives de la ville de Flensburg.

La disparition des archives de l'armée prussienne représente une perte immense pour l'Histoire. Heureusement, de nombreux historiques régimentaires furent publiés sous les auspices du *Reichsarchiv* dans les années 1920 et 1930. Ceux-ci étaient généralement rédigés par d'anciens officiers sur la base des journaux des régiments ou d'autres pièces d'archives militaires et, souvent, étaient complétés de souvenirs personnels ou de ceux de personnes tierces. Quoique leur niveau de détail et de qualité varie, ils sont généralement objectifs et précis concernant les faits sur le champ de bataille ¹⁷². Le même commentaire peut naturellement être formulé à l'endroit des historiques régimentaires français qui, comme ceux des Allemands, furent utilisés chaque fois que cela était pertinent. De toute évidence, c'est l'historique régimentaire du *Füsilier-Regiment Nr. 86*, rédigé par un ancien officier du régiment, Wilhelm Jürgensen, et publié dans sa version danoise par les auteurs de cet ouvrage en 2014, qui fut le plus important. Il est à noter que l'édition originale allemande fut publiée le 6 juin 1925, soit pour le 10^e anniversaire de la bataille de Moulin-sous-Touvent. L'historique est plutôt court, et offre une perspective assez détachée de la journée. Si la lecture en est simplifiée, car n'étant pas alourdie par une importante quantité de détails, elle ne permet cependant pas de se rendre compte de la réalité du champ de bataille. Pour ce faire, ce sont des sources émanant des soldats directement qui doivent être consultées : correspondance de guerre, journaux intimes ou mémoires. C'est ce qu'ont essayé d'accomplir les auteurs de ce modeste ouvrage ; sur la base de témoignages directs, principalement sud-jutlandais, de sources dont certaines, inédites, proviennent du

musée du Château de Sønderborg (*Museet på Sønderborg Slot*), de divers fonds d'archives, voire de collections privées.

Soldats devant un poste de dactylographie. Dans l'embrasure de la porte se tient un sous-officier, aux côtés duquel on distingue un musicien du régiment et deux agents de liaison. Dans sa main gauche, il tient un carnet portant l'inscription « Kriegs-Tagebuch », l'équivalent allemand des journaux des marches et opérations. Presque tous les journaux de l'armée prussienne ont été perdus à la fin de la Seconde guerre mondiale. On ne se rapprochera désormais jamais davantage d'un journal du *Füsilier-Regiment Nr. 86* (photo : Cay-Erik Geipel).

Niels A. Carstensen, de l'*Infanterie-Regiment Nr. 85*, fut blessé à Moulin à l'automne 1915. En juillet 1925, il y retourna avec sa famille afin de revoir les anciens champs de bataille. Au dos de la photo, il écrivit : « Ravin près de Moulin-sous-Touvent ». La famille est assise sur les escaliers menant au cimetière du *Füsilier-Regiment Nr. 86* (photo : Museum Sønderjylland).

REMERCIEMENTS

Nous tenons à remercier Amalie Sølling-Jørgensen et Christina Sandal Bertelsen pour leur aide dans la compréhension des textes français et la communication avec les archives françaises, Peter Weber pour son assistance dans la recherche de témoignages, et Broder Schwensen, des Archives de la ville de Flensburg, pour son aide lors du travail relatif au registre d'enrôlement de la 12^e compagnie. Un grand merci également à Dan Obling, Cay-Erik Geipel et Jørgen Bendorff pour l'accès à leurs collections privées, aux archives locales de Vojens, d'Albertslund, de Rens et de Broager, ainsi qu'aux nombreuses personnes qui, au travers de leurs dons, ont peu à peu transformé le Château de Sønderborg en un impressionnant dépositaire de documents d'archive relatifs à la Première Guerre mondiale. Mille mercis également à Jørgen Flinholm Hansen, qui a assemblé et édité les listes de soldats perdus et disparus, et aux nombreuses et nombreux bénévoles de www.denstorekrig1914-1918.dk. Pour terminer, nous souhaitons tout particulièrement remercier Hanne Cordes Christensen, archiviste au Château de Sønderborg, qui a non seulement créé la grande base de données des Sud-Jutlandais tombés au combat, mais a également contribué aux recherches généalogiques et découvert des archives importantes.

À PROPOS DES AUTEURS

Martin Bo Nørregård, né en 1972, est archiviste. Il travaille au Service de recherche de la Bibliothèque centrale danoise pour le Schleswig du Sud, à Flensburg (*Dansk Centralbibliotek for Sydslesvig*)

René Rasmussen, né en 1966, est conservateur au sein du groupement des Musées du Jutland du Sud (*Museum Sønderjylland*), sur le site du Château de Sønderborg.

NOTES DE FIN D'OUVRAGE

¹ Petersen, Hans. *Et Aar i Krig*. Odense, 1920, p. 124.

² Jürgensen, Wilhelm. *Füsilieregiment "Königin" Nr.86 i verdenskrigen ud fra officielle krigsdagbøger, private optegnelser og personlige erindringer*, Sønderborg, 2014 (édition allemande 1925), p. 73. Le chef de bataillon, le commandant Kosegarten, rejette toutefois cette appellation dans un article du *Nordschleswigsche Zeitung* (NZ) daté du 4 juin 1936.

³ L'*Infanterie-Regiment "von Manstein" Nr.84* était en garnison dans les villes de Haderslev et de Schleswig.

⁴ Christensen, Claus Bundgård, *Danskere på Vestfronten 1914-1918*, Gyldendal, 2009, p. 46f.

⁵ Christensen, Claus Bundgård (éd.), *Krestens breve og dagbøger*, Gyldendal, 2012, "Krestens brev til moderen 13. august 1914", p. 37.

⁶ Petersen, 1920, p. 81.

⁷ Christensen, 2009, p. 151.

⁸ *Kriegs-Stammrolle der 12. Kompagnie Füsilier-Regiments Königin (-Schlesw.-Holst.) Nr. 86 während der Mobilmachung*, Archives de la ville de Flensburg (*Flensburg Stadtarchiv*) XXI-2177.

⁹ Jürgensen, p. 61.

¹⁰ Jürgensen, p. 67.

¹¹ Jürgensen, p. 67.

¹² Christensen, 2009, p. 135.

¹³ Carte du 2^e secteur 4/86, Apenrade (2. Zug 4/86, *Stellung Apenrade*), 27 avril 1915, Musée du Château de Sønderborg, mus. nr.471 ; *Les Armées françaises dans la Grande Guerre*, Tome 3, Cartes, Carte 10 : « Opérations de la VI^e Armée à Quennevières (6-16 juin 1915) ».

¹⁴ Christensen, 2009, p. 135.

¹⁵ Petersen, 1920, p. 110.

¹⁶ Petersen, 1920, p. 111.

¹⁷ Christensen, 2009, p. 176.

¹⁸ Petersen, 1920, p. 112.

¹⁹ Petersen, 1920, p. 112.

²⁰ Jürgensen, p. 67f.

²¹ Jürgensen, p. 70.

²² Jürgensen, p. 70.

²³ Petersen, 1920, p. 116.

²⁴ Jürgensen, p. 70.

²⁵ Petersen, 1920, p. 117f.

²⁶ Petersen, 1920, p. 118f.

²⁷ Jürgensen, p. 70.

²⁸ Jürgensen, p. 71 et 66. Les réserves du 1^{er} bataillon étaient positionnées dans la carrière et dans les abris près du ravin du Martinet, un lieu qu'ils avaient surnommé *Neu Tondern* (*Ny Tønder* en danois), et la compagnie permissionnaire était au Fresno. Les réserves du 3^e bataillon se trouvaient au *Genesungsheim*, à Nampcel et à la Ferme de la carrière ; celles du 2^e bataillon à *Fort Dauber*, *Neudorf* et Camelin.

²⁹ *Les Armées françaises dans la Grande Guerre*, Tome 3, p. 112.

³⁰ *Les Armées françaises dans la Grande Guerre*, Tome 3, Annexes, vol.1, p. 83-84.

³¹ *Les Armées françaises dans la Grande Guerre*, p. 121-2 ; *Les Armées françaises dans la Grande Guerre*, Annexes, p. 422-423, 454-455, 496-500, 770.

³² *Les Armées françaises dans la Grande Guerre*, p. 770.

³³ *Les Armées françaises dans la Grande Guerre*, Annexes, p. 84.

³⁴ Dubois, A., *Deux Ans de Commandement sur le Front de France*, Tome 2, Paris, 1921, p. 181 ; *Les Armées françaises dans la Grande Guerre*, Annexes, p. 500.

³⁵ Voir par exemple les réflexions du commandant C. F. Hagen dans Friis Møller et Mentze, 1964, p. 202f.

³⁶ Dubois, p. 178 ; Balck, W., *Entwicklung der Taktik im Weltkrieg*, Berlin, 1920, p. 84-85.

³⁷ Dubois, p. 179-182.

³⁸ Jürgensen, p. 74f.

³⁹ Jürgensen, p. 75.

- ⁴⁰ Klemmensen, Karl: *Erindringer fra Vestfronten*, retravaillée par Flemming Pedersen, *Flensborg Avis*, septembre-octobre 1986, partie 12.
- ⁴¹ Nicolai Clausen, "Brev til forældrene 9. juni 1915", Musée du Château de Sønderborg, N.12.27.
- ⁴² Klemmensen, partie 12.
- ⁴³ Klemmensen, partie 12.
- ⁴⁴ Jürgensen, p. 73
- ⁴⁵ Jürgensen fait ici mention de la 13^e compagnie, mais écrit ensuite qu'elle était en réserve, ce qui est corroboré par Lansberg.
- ⁴⁶ Jürgensen, p. 77.
- ⁴⁷ Lansberg dans le *Nordschleswigsche Zeitung* (NZ), édition du 6 juin 1936.
- ⁴⁸ Dubois, p. 182, Jürgensen, p. 66 ; Bene, O., *Das Lauenburgische Feldartillerie-Regiment Nr. 45*, Oldenburg i.O./Berlin, 1923, p. 40.
- ⁴⁹ Jürgensen, p. 75.
- ⁵⁰ Christiansen, Christian, *DSK-årbøger 1961*, p. 104.
- ⁵¹ Jürgensen, p. 77.
- ⁵² Jürgensen, p. 77.
- ⁵³ Jürgensen, p. 77 ; Lansberg dans le *Nordschleswigsche Zeitung* (NZ), édition du 8 juin 1936.
- ⁵⁴ Klemmensen, partie 12.
- ⁵⁵ Hébert, p. 54. Dans l'édition du *Nordschleswigsche Zeitung* (NZ) en date du 4 juin 1936, le commandant Kosegarten indique, en citant le soldat Werner Holm comme source, que les Français auraient investi la tranchée allemande via la galerie de mine juste avant l'explosion. Ceci n'est toutefois corroboré par aucune source française et paraît improbable.
- ⁵⁶ Jürgensen, p. 77.
- ⁵⁷ Jürgensen, p. 77.
- ⁵⁸ Jürgensen, p. 78.
- ⁵⁹ *Les Armées françaises dans la Grande Guerre*, Annexes, p. 772 ; *Historique du 3^e Régiment de Marche de Zouaves pendant la Guerre contre l'Allemagne*, 1921, p. 22.
- ⁶⁰ Lansberg dans le *Nordschleswigsche Zeitung* (NZ), édition du 8 juin 1936.
- ⁶¹ Citation de Hébert, 2005, p. 56.
- ⁶² Lansberg dans le *Nordschleswigsche Zeitung* (NZ), édition du 8 juin 1936.
- ⁶³ Dubois, p. 177-178. Les régiments français participant à l'assaut étaient les 2^e et 3^e régiments de marche de tirailleurs algériens, les 2^e et 3^e régiments de marche de zouaves (algériens), ainsi que les 264^e et 265^e régiments d'infanterie.
- ⁶⁴ Nicot, Alphonse, *La grande guerre (1915-1919)*, Tours, année inconnue, p. 53 ; Dubois, p. 182.
- ⁶⁵ Dubois, p. 183 ; *Historique du 3^e Régiment de Marche de Zouaves pendant la Guerre contre l'Allemagne*, p. 22.
- ⁶⁶ Klemmensen, partie 12.
- ⁶⁷ Petersen, 1920, p. 124f.
- ⁶⁸ *Kampene ved Moulin. Slesvigernes Dal*, *Flensborg Avis*, édition du 28 juin 1915.
- ⁶⁹ Petersen, 1920, p. 124f.
- ⁷⁰ « C. » : *I Kamp mod Vest. Af et Feltbrev fra en Flensborger*, *Flensborg Avis*, édition du 22 juin 1915. « C. » indique que les événements se seraient déroulés à 9 h 00, mais cela ne convient pas.
- ⁷¹ Kosegarten dans le *Nordschleswigsche Zeitung* (NZ), édition du 4 juin 1936.
- ⁷² Citation de Hébert, 2005, p. 56.
- ⁷³ *Historique du 2^e Régiment de Marche de Zouaves du 2 août 1914 au 11 novembre 1918*, Paris, 1921, p. 14.
- ⁷⁴ Dubois, p. 183.
- ⁷⁵ Plieger, *Holsteinisches Feldartillerie-Regiment Nr. 24*, Oldenburg i.O., 1922, p. 74-76.
- ⁷⁶ Henning, Hans-Erich, *Feldartillerie-Regiment "Generalfeldmarschall Graf Waldersee" (Schleswigisches) Nr. 9*, Oldenburg, 1934, p. 81-3.
- ⁷⁷ Bene, O., *Das Lauenburgische Feldartillerie-Regiment Nr. 45*, Oldenburg i.O./Berlin, 1923, p. 40-1.
- ⁷⁸ Henning, p. 82 ; Dietze, D., *Das 2. Hannoversche Dragoner-Regiment Nr. 16 im Weltkriege 1914-1918*, Tome 1, Oldenburg i.O./Berlin, 1927, p. 241.
- ⁷⁹ *Historique du 3^e Régiment de Marche de Zouaves pendant la Guerre contre l'Allemagne*, 1921, p. 22 ; *Souvenirs de Guerre (1914-1918) : Le 2^e Régiment de Marche de Tirailleurs*, 1922, p. 51.
- ⁸⁰ Jürgensen, 2014, p. 78.

- ⁸¹ Kosegarten dans le *Nordschleswigsche Zeitung* (NZ), édition du 4 juin 1936.
- ⁸² Klemmensen, partie 12.
- ⁸³ *I Kamp mod Vest*, Correspondance de guerre de « C. », *Flensborg Avis*, édition du 22 juin 1915.
- ⁸⁴ *Historique du 3^e Régiment de Marche de Zouaves pendant la Guerre contre l'Allemagne*, p. 22 ; *Souvenirs de Guerre (1914-1918) : Le 2^e Régiment de Marche de Tirailleurs*, 1922, p. 51.
- ⁸⁵ *Aurillac Bogen 1937*, p. 108f.
- ⁸⁶ Citation de Hébert, 2005, p. 56.
- ⁸⁷ Nicolai Clausen, "Brev til forældrene 9. juni 1915", Musée du Château de Sønderborg, N.12.27.
- ⁸⁸ Registre d'enrôlement (*Kriegs-Stammrolle*), document enregistré à l'emplacement 147, Hans Nicolai Carstensen, concernant Christian Georg Thaysen.
- ⁸⁹ Klemmensen, parties 12 et 13.
- ⁹⁰ Lansberg dans le *Nordschleswigsche Zeitung* (NZ), édition du 8 juin 1936.
- ⁹¹ Lansberg dans le *Nordschleswigsche Zeitung* (NZ), édition du 8 juin 1936.
- ⁹² Kosegarten dans le *Nordschleswigsche Zeitung* (NZ), édition du 4 juin 1936.
- ⁹³ Lansberg dans le *Nordschleswigsche Zeitung* (NZ), édition du 8 juin 1936.
- ⁹⁴ *Historique du 3^e Régiment de Marche de Zouaves pendant la Guerre contre l'Allemagne*, p. 22 ; *Souvenirs de Guerre (1914-1918) : Le 2^e Régiment de Marche de Tirailleurs*, 1922, p. 51-52 ; *Les Armées françaises dans la Grande Guerre*, p. 123 ; *Les Armées françaises dans la Grande Guerre*, Annexes, p. 772 ; Bene, O., *Das Lauenburgische Feldartillerie-Regiment Nr. 45*, p. 41.
- ⁹⁵ Petersen, 1920, p. 124f. Jürgensen, p. 79f, constate seulement que « la plupart des artilleurs sont défaits ou capturés ». Chez Rémi Hébert, la note 1 p. 58 discute une affirmation du général français Dubois, selon laquelle les servant « sont impitoyablement cloués sur leurs pièces par les baïonnettes ». Hébert cite en outre l'historique régimentaire du *Feldartillerie Regiment Nr. 9*, dans lequel les troupes coloniales françaises sont généralement accusées de comportements bestiaux envers les artilleurs (le régiment n'a pas participé à la bataille). Hébert note qu'au moins un officier d'artillerie allemand a été fait prisonnier. L'historique régimentaire du *Feldartillerie-Regiment Nr. 45*, auquel appartient la batterie en question, fait partie des références bibliographiques utilisées par Hébert, mais l'épisode n'y est pas relaté.
- ⁹⁶ Dubois, p. 183 ; Nicot p. 54. Hans Petersen parle lui aussi de servants très légèrement vêtus, mais il doit s'agir de batteries plus au nord.
- ⁹⁷ *Historique du 3^e Régiment de Marche de Zouaves pendant la Guerre contre l'Allemagne*, p. 22 ; *Souvenirs de Guerre (1914-1918) : Le 2^e Régiment de Marche de Tirailleurs*, 1922, p. 51-52 ; *Les Armées françaises dans la Grande Guerre*, p. 123 ; *Les Armées françaises dans la Grande Guerre*, Annexes, p. 772.
- ⁹⁸ Zipfel, Ernst, *Geschichte des Großherzoglich Mecklenburgischen Grenadier-Regiments Nr. 89*, Schwerin, 1932, p. 169.
- ⁹⁹ Petersen, 1920, p. 124f.
- ¹⁰⁰ Hébert, p. 62.
- ¹⁰¹ *I Kamp mod Vest*, Correspondance de guerre de « C. », *Flensborg Avis*, édition du 22 juin 1915.
- ¹⁰² Jürgensen, p. 78.
- ¹⁰³ Nicolai Clausen, "Brev til forældrene 9. juni 1915", Musée du Château de Sønderborg, N.12.27.
- ¹⁰⁴ Holdt, Jens, *I krigen 1914-1918, DSK-århøger 1964*, p. 75.
- ¹⁰⁵ *Aurillac bogen 1937*, p. 141.
- ¹⁰⁶ Holdt, p. 75.
- ¹⁰⁷ Klemmensen, parties 12 et 13.
- ¹⁰⁸ Lansberg dans le *Nordschleswigsche Zeitung* (NZ), édition du 8 juin 1936.
- ¹⁰⁹ Jürgensen, p. 78.
- ¹¹⁰ Hébert, p. 59f.
- ¹¹¹ Hébert, p. 61.
- ¹¹² Hébert, p. 62.
- ¹¹³ Zipfel, p. 169 ; Zipfel et Albrecht, *Geschichte des Infanterie-Regiments Bremen (1. Hanseatisches) Nr. 75.*, Bremen, 1934, p. 142 ; Jürgensen 2014 (1925), p. 80.
- ¹¹⁴ Studt, Bernhard, *Infanterie-Regiment Graf Bose (1. Thüringisches) Nr. 31 im Weltkriege 1914-1918. Erinnerungsblätter Preussen*, Tome 190, Oldenburg, 1926, p. 95 ; Jürgensen, 2014 (1925), p. 80.
- ¹¹⁵ Lansberg dans le *Nordschleswigsche Zeitung* (NZ), édition du 8 juin 1936.
- ¹¹⁶ Klemmensen, parties 12 et 13.

- ¹¹⁷ Jürgensen, p. 80.
- ¹¹⁸ *I Kamp mod Vest*, Correspondance de guerre de « C. », *Flensborg Avis*, édition du 22 juin 1915. Il termine par la phrase suivante : "Le jour suivant, je fus blessé par un obus."
- ¹¹⁹ *Fra Felten. Fra de sidste Kampe*, Hejmdal, 15 juin 1915.
- ¹²⁰ Hébert, p. 70.
- ¹²¹ Hébert, p. 71.
- ¹²² Petersen, 1920, p. 126.
- ¹²³ Petersen, 1920, p. 126.
- ¹²⁴ Klemmensen, partie 13.
- ¹²⁵ Petersen, 1920, p. 126.
- ¹²⁶ Petersen, 1920, p. 126ff.
- ¹²⁷ Basty, Fernand, *Les parias de la gloire*, Paris, 1928, p. 69-72.
- ¹²⁸ Klemmensen, parties 12 et 13.
- ¹²⁹ Lansberg dans le *Nordschleswigsche Zeitung* (NZ), édition du 8 juin 1936.
- ¹³⁰ Petersen, Marcus Friedrich, "Brev til moderen 8. juni 1915", Musée du Château de Sønderborg, N.12.81.
- ¹³¹ Petersen, Marcus Friedrich, "Brev til kone og børn 10. juni 1915", Musée du Château de Sønderborg, N.12.81.
- ¹³² Petersen, 1920, p. 127.
- ¹³³ Petersen, 1920, p. 127-128.
- ¹³⁴ *Aurillac bogen 1936*, p. 72-74.
- ¹³⁵ Nicolai Clausen, "Brev til forældrene 19. juni 1915", Musée du Château de Sønderborg, N.12.27.
- ¹³⁶ Jürgensen, p. 81.
- ¹³⁷ Thygesen, Thyge, *Kun legetøj i deres hænder. Thyge Thygesens krigsdagbog og feltpostbreve til Stepping 1914-1918*, Haderslev, 2008, p. 51.
- ¹³⁸ Petersen, 1920, p. 128ff.
- ¹³⁹ Thygesen, p. 51 et 53.
- ¹⁴⁰ Hejmdal, 28 juin 1915.
- ¹⁴¹ Thygesen, p. 51 et 53.
- ¹⁴² Petersen, 1920, p. 131ff.
- ¹⁴³ *Aurillac bogen 1936*, p. 72-74.
- ¹⁴⁴ Petersen, 1920, p. 131ff. Voir aussi Petersen, 1925.
- ¹⁴⁵ *Aurillac bogen 1936*, p. 81f.
- ¹⁴⁶ *Aurillac bogen 1936*, p. 89f.
- ¹⁴⁷ *Aurillac bogen 1936*, p. 61.
- ¹⁴⁸ Jürgensen, 2014, p. 82.
- ¹⁴⁹ Klemmensen, partie 13.
- ¹⁵⁰ Nicolai Clausen, "Brev til forældrene 19. juni 1915", Musée du Château de Sønderborg, N.12.27.
- ¹⁵¹ Hébert, p. 127.
- ¹⁵² *Der Weltkrieg 1914 bis 1918*, Tome 8, Berlin, 1932, p. 80.
- ¹⁵³ Jürgensen, p. 83.
- ¹⁵⁴ *Les Armées françaises dans la Grande Guerre*, p. 127.
- ¹⁵⁵ Zipfel et Albrecht, p. 556-557 (tableau) ; Ritter et Holger, *Geschichte des Schleswig-Holsteinischen Infanterie-Regiments Nr. 163*, Hamburg, 1926, p. 375ff (décompte du nombre de morts) ; Zipfel, p. 481ff (estimation du nombre de morts).
- ¹⁵⁶ Registre d'enrôlement (*Kriegs-Stammrolle*).
- ¹⁵⁷ Christensen, 2009, p. 138f.
- ¹⁵⁸ Christensen, 2009, p. 294-299. Voir par exemple Søren P. Petersen dans *DSK-årbøger 1959*, p. 35f.
- ¹⁵⁹ Adriansen, Inge, et Hans Schultz Hansen, *Sønderjyderne og den store krig 1914-1918*, Aabenraa, 2006, p. 203-210.
- ¹⁶⁰ Petersen, 1920, p. 134ff.
- ¹⁶¹ Petersen, 1925.
- ¹⁶² Andersen, Morten, *Oluf Wolf og den franske forbindelse*, Sønderjyske Årbøger 2010, p. 62-4.
- ¹⁶³ *Krøniken om Moulin, Flensborg Avis*, édition du 15 octobre 1921.
- ¹⁶⁴ Jürgensen, p. 84.

¹⁶⁵ Série de chroniques de Kosegarten et Lansberg dans le *Nordschleswigsche Zeitung* (NZ), éditions des 4, 6 et 8 juin 1936.

¹⁶⁶ <http://denstorekrig1914-1918.dk/soenderjyder-oversigt/soenderjyder-s/seeberg-christian-petersen-1893-1937/>

¹⁶⁷ Lind, Hans, *Soldatergraven ved Moulin i Frankrig*, Sønderjysk Månedsskrift, 1977, p. 214-215.

¹⁶⁸ <http://denstorekrig1914-1918.dk/soenderjyder-oversigt/soenderjyder-s/seeberg-christen-damm-1894-1915/>

¹⁶⁹ <http://denstorekrig1914-1918.dk/soenderjyder-oversigt/soenderjyder-m/meyer-christian-nicolaisen-1892-1915/>

¹⁷⁰ <http://denstorekrig1914-1918.dk/soenderjyder-oversigt/soenderjyder-b/boesen-kresten-andersen-1887-1914/>

¹⁷¹ <http://denstorekrig1914-1918.dk/soenderjyder-oversigt/soenderjyder-p/petersen-christen-1892-1915/>

¹⁷² Christensen, 2009, p. 479.

SOURCES ET RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

PIÈCES D'ARCHIVE

Archives de la ville de Flensburg (*Flensburg Stadtarchiv*)

Kriegs-Stammrolle der 12.

Kompagnie Füsilier-Regiments Königin (:Schlesw.-Holst:) Nr. 86 während der Mobilmachung,

Archives de la ville de Flensburg XXI-2177.

Musée du Château de Sønderborg (*Museet på Sønderborg Slot [MSS]*)

Clausen, Nicolai, Archive privée N.12.27.

Petersen, Marcus Friedrich, Archive privée N.12.81.

Carstensen, Niels A., Archive privée N.12.90.

Zeppelin- & Garnisonsmuseum de Tønder

Nécrologie.

Archives historiques de la ville d'Haderslev

Photographie de Thyge Thygesen.

Archives locales de Vojens

Photographies de Christian Seeberg.

Collection privée (Jørgen Bendorff)

Holdt, Jens. Archives privées.

Collection privée (Dan Obling)

Photographies

Collection privée (Cay-Erik Geipel)

Photographies

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Souvenirs de Guerre (1914-1918) : Le 2^e Régiment de Marche de Tirailleurs*, 1922.
- Adriansen, Inge, et Hans Schultz Hansen (réd.) : *Sønderjyderne og den store krig 1914-1918*, Aabenraa, 2006.
- Andersen, Morten : *Oluf Wolf og den franske forbindelse*. in *Sønderjyske Årbøger*, 2010.
- Les Armées françaises dans la grande guerre*, Tome III, Paris, 1923.
- Les Armées françaises dans la grande guerre*, Tome III, Annexes, 1. Vol., Paris, 1924.
- Aurillac Bogen 1936. Skreven af og for tidligere sønderjyske krigsfanger i Frankrig 1914-1919, deres venner og pårørende*, Haderslev, 1936.
- Aurillac Bogen 1937. Skreven af og for tidligere sønderjyske krigsfanger i Frankrig 1914-1919, deres venner og pårørende*, Haderslev, 1937.
- Basty, Fernand : *Les parias de la gloire*. Paris, 1928.
- Beltz, Oskar : *Das Infanterie-Regiment Herzog von Holstein (Holst.) Nr. 85 im Weltkriege*. Heide, 1925.
- Bene, O. : *Das Lauenburgische Feldartillerie-Regiment Nr. 45*, Oldenburg i.O./Berlin, 1923, p.40.
- Bleeg, Gregers Jensen : *Oplevelser fra krigen 1914-1918*. I: DSK-årbøger 1962, p.99-102.
- « C. » : *I Kamp mod Vest. Af et Feltbrev fra en Flensborger*, *Flensborg Avis*, édition du 22 juin 1915.
- Carbonel, Jules : *Le 2^e régiment de marche de tirailleurs. Souvenirs de guerre 1914-1918*. Alger, 1922.
- Charles-Lavouzel, Henri : *Historique du 2^e régiment de marche de zouaves du 2 août 1914 au 11 novembre 1918*, Paris, 1921.
- Christensen, Claus Bundgård : *Danskere på Vestfronten 1914-1918*, Gyldendal, 2009.
- Christensen, Claus Bundgård (éd.) : *Krestens breve og dagbøger*. København, 2012.
- Christiansen, Christian : *Vestfront-Østfront*. I: DSK-årbøger 1961, p.103- 106.
- Dietze, D. : *Das 2. Hannoversche Dragoner-Regiment Nr. 16 im Weltkriege 1914-1918*, Tome 1, Oldenburg i.O./Berlin, 1927.
- Dubois, Pierre Joseph Louis Alfred : *Deux Ans de Commandement sur le Front de France*. Paris, 1921.
- Friis Møller, M. og Ernst Mentze (réd.) : *1864 – et hundredeårsminde*. København, 1964.
- Hébert, Remi : *La première de Nivelles. La bataille de Quennevières, juin 1915*, Paris, 2005.
- Henning, Hans-Erich : *Feldartillerie-Regiment „Generalfeldmarschall Graf Waldersee“ (Schleswigsches) Nr. 9*. (Erinnerungsblätter deutscher Regimenter. Truppenteile d. ehem. preuß. Kontingents: 358), Oldenburg, 1934.
- Historique du 3^e Régiment de Marche de Zouaves pendant la Guerre contre l'Allemagne*, 1921.
- Holdt, Jens : *I krigen 1914-18*. I: DSK-årbøger, 1964, p.45-51.
- Hülsemann : *Geschichte des Infanterie-Regiments von Manstein (Schleswigsches) Nr. 84 (1914 - 1918)*, in *Einzeldarstellungen von Frontkämpfern*. Erinnerungsblätter der ehemaligen Mannsteiner. Hamburg, 1929.
- Jürgensen, Wilhelm : *Füsilieregiment "Königin" Nr. 86 i verdenskrigen ud fra officielle krigsdagbøger, private optegnelser og personlige erindringer*, Sønderborg, 2014 (édition originale 1925).
- Klemmensen, Karl : *Erindringer fra Vestfronten, bearbejdet af Flemming Pedersen*. I: Flensborg Avis, september-oktober 1986.
- Kosegarten, Karl : *Die Wahrheit über Moulin sous Touvent*. Nordschleswigsche Zeitung (NZ), édition du 4 juin 1936.

Lansberg, Bernhard : *Die Wahrheit über Moulin sous Touvent II og III. Nordschleswigsche Zeitung* (NZ), éditions des 6 et 8 juin 1936.

Lind, Hans : *Soldatergraven ved Moulin i Frankrig*. I: Sønderjysk Månedsskrift, 1977, p.214-215.

Nicot, Alphonse : *La grande guerre (1915-1919)*, Tours.

Osborn, Dr. Maks (*Vossische Zeitung*): *Kampene ved Moulin. Slesvigernes Dal*. I: *Flensborg Avis*, édition du 28 juin 1915.

Petersen, Hans : *Et Aar i Krig*. Odense, 1920.

Petersen, Hans : *Fire Aar i fransk Fangenskab*, København, 1925.

Petersen, Kitta og Svend : *De, der aldrig kom hjem*. I: Historisk Årbog for Rens og Omegns Lokalhistoriske Forening, 2015, p.30-48.

Pflieger : *Holsteinschen Feldartillerie-Regiment Nr. 24, Erinnerungsblätter Preußen*, Tome 50, Oldenburg. Stalling, 1922.

Reichsarchiv : *Der Weltkrieg 1914-1918*. Berlin, 1926-1930.

Ritter, Holger : *Geschichte des Schleswig-Holsteinischen Infanterie-Regiments Nr. 163*, Hamburg, 1926.

Studt, Bernhard : *Infanterie-Regiment Graf Bose (1. Thüringisches) Nr. 31 im Weltkriege 1914-1918. Erinnerungsblätter Preussen*, Tome 190, Oldenburg, 1926.

Tastesen, K. : *En sønderjysk Soldats Oplevelser under Verdenskrigen*. Århus, 1934.

Thyge Thygesen : *Kun legetøj i deres hænder. Thyge Thygesens krigsdagbog og feltpostbreve til Stepping 1914-1918*. Haderslev, 2008.

Der Weltkrieg 1914 bis 1918, Tome 8, Berlin, 1932.

Zipfel, Ernst : *Geschichte des Großherzoglich Mecklenburgischen Grenadier- Regiments Nr. 89*, Schwerin, 1932.

Zipfel et Albrecht : *Geschichte des Infanterie-Regiments Bremen (1. Hanseatisches) Nr. 75*. Bremen, 1934.

ANNEXE : LISTE DES SUD-JUTLANDAIS TOMBÉS À MOULIN-SOUS-TOUVENT LE 6 JUIN 1915

Nom	Prénom(s)	Grade	Unité
Adamsen	Niels Johansen	Füsilier	4/FR86
Aebeloe	Peter	Füsilier	2/FR86
Asmussen	Hans Christian	Füsilier	2/FR86
Baller	Hans Gustav Karl Johann	Leutnant	9/FR86
Baller	Karl Fritz Max August	Leutnant/Adjutant	III.batl.stab/FR86
Beck	Thomas Christensen	Füsilier	FR86
Behrendsen	Heinrich Andreas	Füsilier	2/FR86
Bendixen	Christian Thomsen		12/FR86
Bismarck	Wolf Erich von	Oberleutnant	10/FR86
Bjerrum	Hans Michael		11/FR86
Blüthner	Wolker	Musketier	2/IR85
Bock	Erich Hansen	Wehrmann	6/FR86
Brodersen	Hermann		11/FR86
Bronisch	Günther Paul Julius	Leutnant der Reserve	12/FR86
Christiansen	Peter Detlef	Gefreiter	IR31
Clausen	Friedrich Wilhelm	Gefreiter	12/FR86
Clausen	Heinrich	Füsilier	10/FR86
Dela	Nis Peter Andresen		11/FR86
Egeberg	Friedrich Peter		12/FR86
Gonnsen	Ingwer Sönke	Gefreiter	1/FR86
Gottschalk	Albert Willi		13/FR86
Grosse	Paul Wilhelm Kurt	Füsilier	12/FR86
Gaarde	Jens Skjoldager	Füsilier	10/FR86
Haderup	Andreas Christian	Unteroffizier	10/FR86
Hansen	August		12/FR86
Hansen	Christian	Füsilier	4/FR86
Hansen	Hans Christensen	Füsilier	10/FR86
Hansen	Hans Christian		12/FR86
Hansen	Hinrich	Wehrmann	12/FR86
Hansen	Lauritz Waldemar		12/FR86
Hansen	Mathias Christian	Musketier	2/IR85
Hansen	Niels Christian	Füsilier-Unteroffizier	1/FR86
Hansen	Nis	Füsilier	10/FR86
Hansen	Paul Christensen	Wehrmann	12/FR86
Hansen	Rasmus Peter	Reservist	3/FR86
Hansen	Richard	Reservist	2/FR86
Hansson	Jens		12/FR86
Henning	Søren Max	Gefreiter	3/FR86
Henningsen	Ingward Jørgen	Wehrmann	10/FR86
Hofsted	Jørgen		9/FR86
Hollensteiner	Hermann Chresten	Unteroffizier	10/FR86
Holm	Hermann Sibaltan	Reservist	13/FR86
Jensen	Jens	Füsilier	11/FR86

Commenté [RD2]: Je n'arrive pas à le faire "rentrer dans le rang"

Date de naissance	Lieu de naissance	Domicile
30-01-1894	Gabøl Mark	Gabøl Mark
05-03-1895	Rinkenæs	Nybøl
07-06-1892	Raade	
09-11-1893	Rostock	Sønderborg
	Rostock	
28-06-1892	Stubbum	Stubbum
16-01-1890	Bodum	Kjelstrup
10-01-1890	Tørsbøl	Hokkerup
28-09-1888	Rendsburg	Sønderborg
29-08-1894	Søndernæs	
	Chemnitz	Asserballe
12-12-1877	Emmerlev	Øster Højst
10-05-1895	Boostedt	
05-02-1886	Segeberg	Aabenraa
	Tinum	Aabenraa
23-12-1888	Højer	Visby
27-09-1894	Felstedskov	Felstedskov
22-11-1893	Gram By	
24-07-1895	Hardeshøj	
26-05-1887	Büttgebüll	
02-03-1894		
	Gleiwitz	Aabenraa
15-08-1894	Højrup	Høllerskov
06-05-1878	Tved	
02-07-1884	Mjels	Mjels
13-09-1894	Mommark	Mommark
29-10-1892	Bolderslev	
06-03-1887	Graasten	Hønkys
09-04-1879	Mjels	Hundslev
10-02-1894		
05-02-1892	Søvang	Hjortespring
15-05-1889	Felstedmark	Felstedmark
08-10-1894	Kiskelund Mark	Kiskelund
14-11-1877	Kolsnap	Esbjerg
04-07-1886	Mårholm, Todsøl	Ejstrup, Harte, Vejle amt
29-01-1887	Teglgaard	Kløjing
12-06-1895	Graasten	Koldkåd
03-05-1893	Kampen	Kollund
13-10-1879	Rørkjær	Rørkjær
01-03-1890	Helved	Helved
24-03-1888	Sønderborg	
08-12-1887	Kongsmark	Tvis Mark
30-11-1894	Vesterende	Vesterende

Nom	Prénom(s)	Grade	Unité
Jensen	Peter		11/FR86
Jepsen	Hans Madsen		13/FR86
Jepsen	Heinrich Peter		3/FR86
Jessen	Nis Sørensen	Reservist	3/FR86
Jessen	Wilhelm	Gefreiter	12/FR86
Karstens	Julius	Oberleutnant der Reserve	13/FR86
Kiel	Asmus Christensen		9/FR86
Knutzen	Herman		11/FR86
Krogh	Andreas		9/FR86
Kylling	Marius	Gefreiter	3/FR86
Kümpel	Hans Nikolai	Vizefeldwebel	2/FR86
Lassen	Peter Jessen	Füsilier	2/FR86
Lemke	Franz Carl	Gefreiter	9/FR86
Lorezen	Hans Peter	Füsilier	5/FR86
Lund	Marius		10/FR86
Løbner	Johannes Jessen		12/FR86
Meyer	Christian Nicolaisen	Gefreiter	9/FR86
Mikkelsen	Martin Madsen	Füsilier	9/FR86
Münster	Peter	Gefreiter	13/FR86
Møller	Christian Christensen		10/FR86
Møller	Marius		12/FR86
Nielsen	Johannes Nicolaus	Reservist	2/FR86
Nielsen	Niels	Wehrmann	13/FR86
Nissen	Hans Jørgen	Füsilier	8/FR86
Nissen	Thomas Nicolaus	Wehrmann	11/FR86
Nørrelykke	Thomas Jensen	Musketier	3/FR86
Otzen	August Andreas		12/FR86
Petersen	Carl Friedrich		10/FR86
Petersen	Christen		10/FR86
Petersen	Christian		12/FR86
Petersen	Christian	Kriegsfreiwilliger	13/FR86
Petersen	Jens Peter	Wehrmann	12/FR86
Petersen	Jes	Füsilier	9/FR86
Petersen	Johann Thomsen		12/FR86
Petersen	Josias		14/FR86
Petersen	Jørgen	Füsilier Gefreiter	10/FR86
Petersen	Nis		10/FR86
Putze	Gustav Emil Paul	Unteroffizier der Reserve	1MGK/FR86
Quiel	Conrad Reinhold		9/FR86
Rohden	Rudolf Max Ferdinand von	Gefreiter	9/FR86
Rossacker	Gustav Friedrich Karl		11/FR86
Röhlk	Hans		11/FR86
Schnuchel	Friedrich Wilhelm Ernst		3/FR86
Schwarz	Andreas Hansen	Reservist	3/FR86
Schwarz	Jens Christian	Füsilier	10/FR86
Schwarz	Otto Theobald		9/FR86
Schütz	Vinzenz	Vizefeldwebel	10/FR86
Skau	Hans		2/FR86
Soppel	Wilhelm Friederich	Kriegsfreiwilliger	FR86
Stein	Walther	Fähnrich, Fahnenjunker	9/FR86

Date de naissance	Lieu de naissance	Domicile
24-10-1894	Sottrup	
13-07-1892	Toftlund	
01-10-1893	Vojens	Vojens
01-01-1888	Tinglev Mark	Klipleve
13-09-1893	Nordborg	
14-11-1879	Schobüll	
06-03-1893	Broager	
03-07-1892	Aabenraa	
14-08-1893		Lavensby
31-08-1891	Over Åstrup	Vojens
11-11-1892	Sønderborg	
15-10-1892	Sønder Hostrup	Kiskelund
19-01-1895	Broager	
05-08-1894	Nolde	Lendemark
21-11-1893	Højrup	
15-04-1893	Bedsted	Fogderup
11-08-1892	Skrydstrup	Rørkær
21-03-1894	Brede	Brede
	Offenau	Toftlund
18-02-1894	Vesterkobbel	
19-01-1894	Duborg	
13-08-1888	Ekeberg	Blans
10-11-1879	Hjortspringkobbel	Bylderup Bov
03-05-1893	Rurup	Grarup
	Bremsholm	Hesselbjerg
05-02-1890	Nørrelykke, Holm	
05-08-1895	Haderslev	
23-10-1894	Dyndved	Dyndved
13-05-1892	Egen	Egen
12-01-1886	Varnæs	
	Jürgensgaardefeld	Nybølmark
19-06-1879	Korup	Korup
21-11-1894	Vilbæk	Uge
20-01-1895	Skelde	
25-04-1892	Møllerup	
31-01-1894	Lysabild	Lysabild
19-02-1893	Vollerup	
00-00-1890	Gilbichenstein	Bjerndrup
20-10-1892	Haderslev	
22-11-1892	Sønderborg	Hamburg
30-06-1894	Kiel	Sæd
11-05-1894	Smøl	Sønder Vilstrup
19-06-1886	Sønderborg	
14-11-1888	Skodsbøl	Tornskov
26-01-1893	Skodsbøl	Broager
19-12-1894	Skodsbølmark	
	Grünchotzen	Sønderborg
20-12-1895	Tinglev	Tinglev
	Allendorf	Tinglev
16-11-1897	Sønderborg	

Nom	Prénom(s)	Grade	Unité
Stemann	Gerhard Wilhelm Heinrich Julius	Oberleutnant der Reserve	12/FR86
Svensson	Oluf	Füsilier	11/FR86
Thaysen	Christian Georg	Gefreiter der Reserve	FR86
Thomsen	Lauritz Christensen	Gefreiter	3/FR86
Thumann	Martin	Unteroffizier	10/FR86
Thygesen	Boi		11/FR86
Thøgersen	Johannes		10/FR86
Tietze	Hans Henning Albrecht	Unteroffizier	12/FR86
Tychsen	Tøge	Gefreiter der Reserve	3/FR86
Tækker	Peter Thomsen		10/FR86
Wehner	Clemen	Musketier	2/IR85
Weissenborn	Christian Peter Heinrich	Wehrmann	11/FR86
Westergaard	Peter Hansen		11/FR86
Winski	Wilhelm		11/FR86
Witt	Heinrich Peter	Wehrmann	4/FR86
Aarup	Niels Andersen	Füsilier	9/FR86

Date de naissance	Lieu de naissance	Domicile
14-10-1887	Itzehoe	
07-02-1893	Hyrup	Tamdrup
23-09-1890	Barsmark	Barsmark
11-08-1889	Kokhave	
03-09-1880	Sønderborg	Egenmølle
09-07-1893	Gallehus	Gallehus
13-03-1892	Gaansager	Gånsager
27-02-1894	Sønderborg	
23-07-1871	Nejs, Gammelgab	Broager
04-03-1890	Mjang	Mjang
03-06-1892	Gelstoft	Arnum
26-02-1875	Hellevad	Aabenraa
05-03-1896	Klovtoft	
16-10-1894	Sønderborg	
12-10-1878	Ritschermoor	Sønderborg
11-09-1894	Porslet	Bæk